

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-DIXNEUVIEME NUMERO

JUIN 1916



MONTREAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue Lagachetière Est
1916

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Par 1



dans ce
de vingt
quelques
pôt de l
Je n'en s
Chang-F
avec les
furent fa

Le 12
sous l'inc
concession
vice-const
Les cha
vantables.
ses compli
de ses vic
Malgré

UN BON LARRON

Par le R. P. L. GAIN, de la Compagnie de Jésus,
missionnaire au Kiang-Nan

ZAO A-gui était bûcheron de son métier. Natif de Tai-tcheou (Tché Kiang), il avait vécu dans cette localité auprès de sa vieille mère, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Alors il vint à Chang-Haï, et aidé de quelques camarades, il ouvrit dans ce port un petit entrepôt de bois et de charbon. Avait-il été jusque-là honnête ? Je n'en sais rien, mais c'est probable. Cependant le séjour à Chang-Haï, la vie mouvementée, fiévreuse, les relations avec les innombrables déracinés qu'il dut fréquenter, lui furent fatals.

* * *

Le 12 août 1912, il fut arrêté par la police française, sous l'inculpation d'un double meurtre, commis sur notre concession. Il fut jugé par la cour mixte présidée par un vice-consul français et un mandarin chinois.

Les charges étaient accablantes, les circonstances épouvantables. Dans sa folie, ou par vantardise, il aurait, devant ses complices, arraché et dévoré tout chaud le cœur d'une de ses victimes.

Malgré ses traditions qui la portent à user de tous les

moyens légaux, pour éviter de prononcer la peine de mort, la cour mixte française dut, cette fois, se montrer sans pitié.

A-gui fut condamné à mort le 20 août 1912, et écroué à la maison d'arrêt de Lo-Ka-Wai, où il resta jusqu'au 3 mars de l'année suivante. Ce jour-là, il fut transféré dans la prison de la ville chinoise, où il devait être exécuté, c'est-à-dire fusillé, selon le nouveau régime.

* * *

Que se passa-t-il alors ? Chang-Hai était en ébullition. Toute l'administration était entre les mains de Tcheng-ki-mei et des Sudistes, qui préparaient la seconde révolution.

On oublia les prisonniers, tant et si bien, qu'à la faveur de la panique qui suivit les premiers coups de fusil, les portes furent ouvertes, et tout le monde mis en liberté.

A-gui en profita comme les autres. Au lieu de retourner dans son pays consoler sa vieille mère, il resta à rôder dans les rues de Chang-Hai. Mal inspiré il s'aventura sur les boulevards de la Concession française, où il ne tarda pas à être reconnu par les agents qui l'avaient pris la première fois. Appréhendé de nouveau, il fut réintégré dans la maison d'arrêt de Lo-Ka-Wai.

C'est là que je le vis la première fois, en allant faire des conférences aux cinq cents pensionnaires de l'établissement dans les derniers mois de 1913.

Les magistrats de la Cité, mis officiellement au courant de la présence du condamné à mort, livré, évadé, puis repris,

dans la prison française, furent obligés de le réclamer de nouveau, pour lui faire subir sa peine. Ils n'y mirent aucun empressement.

* * *

Vers la fin de janvier 1914, le sergent chargé de la prison française reçut cependant l'ordre d'avoir à livrer Zao A-gui aux policiers chinois qui viendraient ce jour-là le réclamer.

C'était après le riz du matin.

Le sergent fit venir aussitôt le prisonnier, les fers aux pieds, dans son bureau et lui signifia le mandat, par lequel il devait, ce jour-là, être transféré dans la prison de la Cité.

“ — C'est clair, dit A-gui, je vais être fusillé ce soir ou demain matin.

“ — Qui te l'a dit ?

“ — Personne, mais il n'y a aucun doute. Puisqu'il en est ainsi, sergent, avant de mourir, je veux reconnaître vos bons soins et vous révéler un secret.

“ — De quoi s'agit-il ?

“ — D'un complot, que je ne veux dire qu'à vous seul. . .

“ — Parle donc !

“ — Nous sommes trente qui avons résolu de nous évader.

“ — Ah ! ah ! tu veux rire.

“ — Sergent, ce n'est pas le moment pour moi de plaisanter. Je vous donnerai les noms des trente conspirateurs. La chose est sérieuse.

“ — Tant que tu voudras, mais faudrait voir à la réaliser.

“ — Je vous prie de croire que toutes nos mesures sont arrêtées. Si je n'ai pas encore pris la clef des champs avec

mes complices, c'est qu'on attendait une nuit d'orage ou de grande pluie, pour mettre le projet à exécution.

“ — La pluie, l'orage ?

“ — Oui, parce que toutes les toitures de la prison étaient en zinc, il est bien plus commode de manœuvrer, quand le vent et la pluie font tintamarre. On surprend les Tonquinois fonctionnaires, on les désarme et réduit au silence, on décroche lestement les armes et les munitions de ceux qui dorment au poste...

“ — Et les Européens, tu crois qu'ils se laisseraient prendre ?

“ — Une fois les armes entre nos mains, on tue tous ceux qui résistent. Et c'est pour cela que, vous voulant du bien, je vous découvre tout, moi qui vais mourir, et ne profiterai point du complot.

“ — Mais j' imagine que vous n'irez pas courir les rues avec vos fers aux pieds ?

“ — Nos fers aux pieds ? Voulez-vous, sergent, me donner six pouces d'une ficelle quelconque, et à l'instant même je me débarrasse de mes chaînes et je vous les remets entre les mains ?

“ — Tiens, voilà de la ficelle, essaye donc que je voie un peu.”

A-gui s'assit sur le plancher, aux pieds du sergent. Puis avec le bout de la ficelle, il fit un double nœud coulant, l'introduisit dans l'œil par où les géôliers, au moyen d'une clef, font jouer un ressort qui ferme les entraves et serre les chevilles du pied, de telle façon que les détenus ne peuvent marcher qu'à tout petits pas, difficilement et en faisant sonner la ferraille.

Après deux ou trois essais, le ressort céda, les entraves tombèrent, et gentiment A-gui, des deux mains, les déposa sur le bureau du sergent qui n'en revenait pas.

— Voilà, chef, vous voyez que ce n'est pas difficile, et nous savons tous faire ça !

— Oui, mais, eussiez-vous tous enlevé vos chaînes, cela vous permettrait tout au plus de gambader dans vos cellules, mais non d'en sortir tant que la clef reste dans ma poche.

— Sergent, je vous ai dit que tout est prévu.

— Sauf le moyen de briser vos portes de fer.

— Pas besoin de les briser, il suffit d'avoir une clef pour les ouvrir.

— Précisément, et vous ne l'avez pas la clef !

— C'est ce qui vous trompe.

— Ma clef ?

— Non, pas la vôtre, mais une semblable, et qui ouvre toutes les portes. Je ne l'ai pas, mais je sais qu'elle existe, et vous pouvez la trouver.

— Où est-elle ?

— C'est le chef qui l'a.

— Quel chef ?

— Le chef du complot. Le no 222, un Lo du Pou-tong. Ils sont deux frères Lo ici."

* * *

Le sergent fait venir le Lo aîné, de trente-huit ans de Tsé-sô

En présence de A-gui, il lui répéta ce que celui-ci venait

de lui révéler, lui promettant de plaider pour lui l'indulgence s'il avouait simplement, et disait où était la clef en question.

Le Lo, avec une audace imperturbable, joua l'étonné et nia tout, malgré le témoignage de A-gui qui aida le sergent à préciser les choses. Tant et si bien qu'on n'en put rien tirer, et que le sergent le congédia, en le confiant à deux Tonquinois bien armés qui eurent l'ordre de le tenir au secret.

Le sergent alors usa d'un stratagème. Il fit appeler le Lo cadet et, toujours en présence de A-gui, lui dit à brûle-pourpoint :

“ — Ton frère aîné sort d'ici et m'a tout avoué, il m'a dit ceci et cela, et en définitive, que la clef qui ouvre toutes les cellules des prisonniers est entre tes mains. Voudrais-tu me faire le plaisir de me l'apporter ? ”

Le jeune Lo, encouragé par A-gui, se contenta de répondre :

“ — Je ne l'ai pas.

“ — Non, tu ne l'as pas dans tes mains, mais dis où elle est.

“ — Elle est dans la chambre des tailleurs. ”

Accompagné de deux Tonquinois armés, Lo *junior* fut conduit à l'atelier, où les prisonniers confectionnent les habits pour les détenus. Droit, il alla vers un ferre à repasser qu'il ouvrit, et, sous un double fond, il trouva une clef assez grossière, qu'il apporta au sergent.

“ — C'est bien, dit celui-ci, tu vas venir avec moi. Je t'enfermerai dans ta cellule avec ta clef forgée, et tu n'en

sorti
ouve
Ai
fer,
dans
un g
A-
“ —
pour
là un
portes
Et
du ser
Vite
en cag
plot qu
Qua
livré à
mois de
Deux
ordinai
La S
“ —
l'étroit.
prisonni
ils sont
et j'ai di
deux chu
ques-une

sortiras et tu n'auras à manger que quand tu auras toi-même ouvert ta porte. ”

Ainsi fut fait. De l'intérieur, à travers les barreaux de fer, le jeune Lo se mit en mesure de faire pénétrer la clef dans la serrure massive et de la faire jouer. Il y employa un grand quart d'heure, et enfin réussit.

A-gui, lui prenant alors la clef, dit au sergent :

“ — Il n'y a de difficulté, comme vous venez de voir, que pour celui qui doit ouvrir sa porte de l'intérieur. Mais celui-là une fois dehors ouvre comme il veut toutes les autres portes. ”

Et A-gui en fit une expérience concluante sous les yeux du sergent.

Vite ce dernier se hâta de remettre tous ses prisonniers en cage et au secret, et courut prévenir ses chefs du complot qu'il venait de découvrir.

Quant à A-gui, selon la consigne, le soir même il fut livré à ses compatriotes, pour être fusillé. Ceci se passait au mois de janvier 1914.

Deux mois après, vers la mi-mars, je faisais ma tournée ordinaire à travers les salles de l'hospice Saint-Joseph.

La Sœur chargée des fous me dit :

“ — Père, nous allons nous trouver de plus en plus à l'étroit. Ces jours derniers, nous avons reçu déjà quelques prisonniers chinois atteints du typhus. Hier et aujourd'hui ils sont arrivés plus nombreux. Ils dépassent la trentaine, et j'ai dû déloger mes fous et les enfermer ensemble dans deux chambres, pour caser tous ces prisonniers, dont quelques-uns vont très mal. ”

J'allai faire une ronde de ce côté, et, m'arrêtant à chaque lit, je consultais les fiches appendues au chevet, et questionnais tout doucement les malades.

Quelle ne fut pas ma surprise, en tombant devant la fiche de Zao A-gui gisant là avec une forte fièvre ! Je m'informai auprès des voisins et de l'infirmier ; nul doute, c'était bien mon homme ! Je mis la Sœur au courant de la chose. " Un condamné à mort ? Oh ! je vais bien le soigner, bien l'instruire ! "

La semaine qui suivit, je vins le voir tous les jours. Je l'exhortai comme les autres. Il accepta une médaille de la Sainte Vierge, qu'il était fier de porter au cou. Je baptisai plusieurs de ses voisins. Lui suivit le traitement, fut assez mal puis se remit si complètement qu'on n'osa pas lui donner le baptême, bien qu'il eût les connaissances et les dispositions strictement requises. La Sœur, qui s'était attachée à lui, car il était dans ses manières et son langage plutôt poli et sympathique, résolut de prolonger son instruction, en le retenant quelques jours de plus comme convalescent.

Entre temps, le sergent auquel A-gui avait révélé le complot de la maison d'arrêt, fit une visite à l'hospice, et voulut voir toutes les salles. Le quartier des fous et des prisonniers l'attirait spécialement.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'être reconnu et salué par un prisonnier qui avait doubles fers rivés aux chevilles ! C'était A-gui presque guéri, qui fit avec son ancien chef geôlier un bout de conversation.

Tout ému de cette rencontre, le sergent, ayant fini sa visite, se retira. Pas besoin de dire qu'il n'eut rien de plus

pre
les :
Q
Je n
T
chin
man
non,
He
fluen
sant
à déte
tème,
près g
Per
la pris
M. Lo
suffisa
ému, a
et les a
qui l'ex
Cité.
Tout
vins da
menu te
veur, et
donner à
de bonne
et M. Lo

pressé que de raconter sa découverte à ses chefs. La vie et les rencontres de ce bandit tenaient du roman.

Que se passa-t-il alors dans la secrétairerie de la Sûreté ? Je n'y suis point allé voir. Mais on le devine aisément.

Toujours est-il que, le 30 mars, deux agents de la police chinoise se présentèrent à l'hospice Saint-Joseph, avec un mandat impératif ordonnant de ramener A-gui, guéri ou non, à la prison de la Cité.

Hétreusement Lo Pa-hong, un chrétien chinois très influent et d'un zèle admirable, se trouvait présent. Connaissant le cas A-gui, qu'il avait à plusieurs reprises exhorté à détester ses crimes et à se préparer à s'en laver par le baptême, il alla voir le prisonnier, qu'il trouva de fait à peu près guéri.

Persuadé que A-gui n'était rappelé ainsi brusquement à la prison chinoise que pour y subir le dernier supplice, M. Lo le questionna, l'exhorta, l'instruisit, et, le trouvant suffisamment au point, le baptisa. Après quoi A-gui très ému, ayant remercié la Sœur et reçu ses recommandations et les adieux des infirmiers, fut remis aux mains des agents qui l'emmenèrent dans un pousse-pousse à la prison de la Cité.

Tout cela s'était passé le matin du 30 mars. Quand je vins dans l'après-midi faire ma visite, on me raconta par le menu tous ces détails qui me laissèrent passablement rêveur, et en somme tout heureux, puisque, ce que je voulais donner à A-gui, c'est-à-dire le baptême, il l'avait reçu dans de bonnes conditions. Ce que je désirais, ce que les Sœurs et M. Lo demandaient au ciel avec moi, c'est que la sen-

tence de mort, puisqu'elle devait être exécutée, le fût le plus tôt possible, afin que le néophyte n'eût pas le temps de perdre la grâce de son baptême.

Huit jours, quinze jours, je restai aux écoutes.

Comme je l'ai dit, les Chinois, même ceux qui ont commis leurs crimes sur les concessions étrangères, sont remis aux autorités indigènes, quand il s'agit de la peine capitale, qu'ils subissent soit au prétoire du sous-préfet, soit à l'arsenal.

Or, depuis quatre ou cinq mois, à l'aide de certaines protections et d'un peu d'audace, j'ai pu m'aboucher avec les geôliers de toutes les prisons de Chang-Hai. Je puis m'y présenter, avec discrétion, à peu près quand je veux, voir les détenus, leur faire des conférences, et leur offrir mon ministère s'ils le demandent, ou au moins mes consolations. Il est entendu entre nous qu'aucun condamné ne sera exécuté sans que j'en sois prévenu, et qu'on me facilite une entrevue avec lui, ne serait-ce que de quelques minutes, avant sa mort. J'attendais donc qu'on m'appelât pour assister mon pauvre A-gui à ses derniers moments.

J'attendis plus de six semaines

Le 12 mai enfin, l'excellent chef de la prison chinoise vint en personne, me dire que, le lendemain, à deux heures de l'après-midi, Zao A-gui subirait le dernier supplice, dans la prison même, et que j'aurais toutes facilités pour le voir une heure avant. C'était le quatrième condamné qui, à ma connaissance, depuis six mois, devait mourir ainsi en ville et par strangulation. Pourquoi pas fusillé à l'arsenal comme tant d'autres brigands ou révolutionnaires ? J'ignore le vrai

moti
sous-
Po
Zoa A
au pa
C'e
avec n
taient
" —
" —
" —
" —
" —
" —
à l'hosp
dans le
" — F
" — M
je vais le
dis avec
Et il r
son acte
Je pror
baiser la
moi ! et n
Moins d
souverain
Espéron
si peu de t
larron, et
quod petiv

motif. Le 13 mai, après dîner, je me rendis donc à la vieille sous-préfecture de Chang-Hai.

Pour venir de sa cellule au lieu où il allait être exécuté, Zoa A-gui dut traverser deux ou trois cours. Je l'attendais au passage dans une chambre donnant sur une de ces cours.

C'est là qu'il m'arriva tout ému et qu'on le laissa seul avec moi quelques minutes, pendant que ses gardiens restaient dehors à la porte. L'entretien fut court :

“ — Père, je vais mourir ?

“ — Mais oui, pauvre enfant.

“ — Sauvez-moi !

“ — Ton âme, oui, je peux la sauver, mais pas plus.

“ — Père, je vais mourir !

“ — Ne crains rien, tu es chrétien. Lo Pa-hong t'a baptisé à l'hospice des Sœurs, tu t'appelles Joseph, veux-tu aller dans le paradis ?

“ — Est-il vrai que je vais mourir ?

“ — Mais oui, dans un instant. Regrette tous tes péchés, je vais les absoudre. Tiens, voilà une médaille miraculeuse, dis avec moi : “ Jésus, Marie, sauvez-moi ! ”

Et il répéta la suprême invocation : ce fut la formule de son acte de contrition.

Je prononçai sur sa tête les paroles sacramentelles, lui fis baiser la médaille, redire avec moi : Jésus, Marie, sauvez-moi ! et nous nous séparâmes.

Moins de dix minutes après, son âme paraissait devant le souverain Juge.

Espérons que, par la vertu du nom de Jésus qu'il a redit si peu de temps avant, il aura entendu la parole dite au bon larron, et partagé son bonheur. J'ajoute volontiers : *peto quod petivit latro pœnitens !*

AFRIQUE

DANS LA BROUSSE DAHOMÉENNE

LETTRE DU R. P. PARISOT

Des Missions Africaines de Lyon

J'AI reçu l'ordre de rentrer en France pour être professeur et le jeune Père qui doit me remplacer vient d'arriver. Mes jours d'apostolat dahoméen sont désormais comptés. Jouissons une dernière fois de cette vie si bonne, si belle, de missionnaire. En route pour un intéressant voyage chez les Eoués, mes chers sauvages du Nord !

• • •

Ce matin, j'ai réveillé à quatre heures mes cinq petits compagnons de route : Louis, Hermann, Théophile, Kouassi et Ouédjakpo (ces deux derniers encore païens). Ils dormaient enroulés dans leurs pagnes.

A six heures, coup de clairon. Notre petite caravane s'ébranle. Les enfants portent sur leur tête quelques charges de provisions et tout ce qui est nécessaire pour célébrer la sainte messe dans la brousse.

“
soul
lons
ma
A
pige
peu
balai
de bo
Ch
oreill
la fo
oui !
beauz
sur la
nuit,
soleil.
parfoi
perçai
“ —
qui tr
On
Dieu.
ples de
attendi
qui les
Le s
exhale
empliss

“ *Mi so de lo* ”, nous crient les bonnes gens, pour nous souhaiter heureux voyage, et, sortant des huttes, des négri-lons accourent se blottir une fois encore dans les plis de ma blanche robe, et me gratifier d'un bon sourire.

A peine entrés dans la forêt, les enfants me montrent un pigeon vert sur le fin bout d'une branche ; je l'abats. Un peu plus loin, un gros rat palmiste à queue panachée se balance sur une liane ; le voici dans la carnassière. C'est de bon augure pour nos chasses.

Chemin faisant, nous ouvrons largement nos yeux et nos oreilles, et c'est délicieux d'aller ainsi, dès l'aube, à travers la forêt tropicale qui s'est faite toute belle et qui chante... oui ! qui chante... Des troupes d'oiseaux merveilleux, plus beaux que le jour, et qui semblent avoir mis l'arc-en-ciel sur leurs plumes, commencent, en secouant la rosée de la nuit, à entonner, à la façon de Chanteclerc, l'hymne au soleil. Des ramiers se répondent à l'envi dans les arbres, et parfois une bête sauvage mêle à tous ces accords un cri perçant.

“ — *Padri, kpo n'édan le mon ti ji !* Père, vois le serpent qui traverse la route ! ”

On lui casse l'échine. Quel sacrilège ! Nous avons tué un Dieu. Ici l'on adore les serpents, et nombreux sont les temples de paille où les pythons s'enroulent aux solives, en attendant la pitance que leur servent chaque jour ceux qui les adorent.

Le sentier où nous cheminons parmi les hautes herbes exhale de doux parfums et des bouffées d'air froid nous emplissent les poumons.

Seulement, par endroits, le feu a passé, rasant tout, et il a laissé sa trainée noire et sinistre. Le feu, c'est la charrue du nègre. A la veille de la saison des pluies, lorsque arrive le temps des semailles, le cultivateur indigène défriche en incendiant ; après quoi, il plante le maïs, l'igname, le manioc.

* * *

Nous allons joyeux, mes négrillons et moi, dans le charme à cette nature vierge. Des colibris à peine sauvages et une infinité de volatiles inconnus, bleus, violets ou pourpres, se lustrent et jouent sur notre passage, pendant que, dans le lointain et tout près, partout on entend le coucou... *cou cou*.

Soudain, d'une clairière, émergent des cases rondes, pareilles à de grosses ruches. C'est un village. Une ribambelle d'enfants nus se précipite à notre rencontre avec de longs cris de joie.

Nous faisons halte. Une bonne vieille m'apporte de l'eau dans unealebasse où, selon l'usage dahoméen, elle trempe les lèvres avant de l'offrir.

Nous déjeunons de poissons séchés et d'une poignée de farine.

Et, de nouveau, l'on s'enfonce dans la brousse, vers le Nord.

Cinquante kilomètres nous séparent de Parahué. Mais mes petits *boys* sont agiles ; ils portent joyeusement leurs charges et chantent en leur langue bizarre. Ils chantent aussi de vieux airs de chez nous, vieux airs de France, qu'ils ont appris à l'école, et c'est charmant d'entendre en ces sites sauvages leurs voix fraîches, disant à l'écho :

Jeanne la Lorraine, ses petits pieds dans ses sabots.

Le
files
nu.
nom
A
moin
indig
mon
le ten
des p

Mic
gune
" Re
dis-je
sont d
La l
nous p
bolée d
malade

Le le
m'a cui
ceur. J
régions,
de faire

Le long du sentier, nous croisons ou dépassons des files indiennes d'hommes, de femmes, d'enfants au torse nu. Tous portent des fardeaux sur la tête. On échange les nombreuses et gracieuses salutations du pays.

A mesure que l'on avance pourtant, les gens deviennent moins sociables. Bientôt nous entrons en contact avec des indigènes qui s'effarouchent à notre approche. La vue de mon casque blanc suffit à les disperser. Ceux qui n'ont pas le temps de fuir, se blottissent sur le bord du sentier comme des perdrix et se cachent la figure dans leurs mains.

• • •

Midi arrive. Le soleil plombe sur nos têtes. Voici une lagune et sur ses bords des huttes :

“ Reposons-nous là, chez le vieux Koff, mes enfants, leur dis-je ; il faut que je soigne les plaies des pauvres gens qui sont dans ces cabanes. ”

La Madalina, une chrétienne d'Agoué, se trouve là ; elle nous prépare un copieux *caloulou*, que nous arrosons d'une bolée de vin de palme. Puis je m'occupe des infirmes et des malades.

• • •

Le lendemain, un fort accès de fièvre me torture. Le soleil m'a cuit et recuit. Cependant, quelque chose me chante au cœur. Jamais on n'avait célébré le saint Sacrifice en ces régions, et c'est toujours pour moi une joie inexprimable de faire couler pour la première fois le divin sang de Notre-

Seigneur en ces lieux sauvages, où naguère coulait à flots le sang humain, sous le couteau d'infâmes sacrificateurs, en ces lieux où seul le démon a des fidèles.

Nous sommes arrivés à Parahué dans la nuit, et j'ai frappé à la porte de l'administrateur, chef de poste, qui " robinsonne " en ce coin perdu de la brousse. C'est un vieil ami. Qu'il est heureux, ce brave colonial, d'entendre la sainte messe ! Il se met en grande tenue.

" — Père, me dit-il après la cérémonie, il y a vingt ans que je n'ai pas mis les pieds à l'église et aujourd'hui, ça m'a retourné l'âme, et j'ai pleuré comme un enfant d'avoir la visite du bon Dieu chez moi ! "

* * *

Adjaralla ! — Je viens de tomber à l'eau et, pendant que mes habits sèchent, enroulé en deux pagnes, je griffonne ces quelques notes.

Les enfants sont couchés devant moi et rient. L'un nettoie le fusil mouillé, l'autre fait le thé : Kouassi, remis de ses émotions, dort sur une pierre.

A cinquante mètres, les chutes du fleuve grondent, nous berçant de leur clameur. Hermann chante. Sur l'autre rive, la forêt vierge et, au-dessus, un ciel de nuages blancs où des aigles planent. C'est sauvage, splendide ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau !

* * *

Nous sommes partis de Parahué, ce matin, dès l'aube. La petite caravane s'ébranle joyeusement au chant de l'Ave

mar
du n
Je
entro
ment
oisea
les ar
" hon
leur e
L'un
ment
mécha
No
accroc
somm
Mes
se dér
une liq
plein g
tée se
fuit ar
C'es
Les
nos têt
ches ; l
veston
Mais
me coût

maris stella. Les enfants rient en humant l'air vif et frais du matin.

Je commence la journée en tuant une grosse perdrix. Nous entrons bientôt dans la savane qui a été incendiée récemment. C'est triste et la solitude n'est plus peuplée de mille oiseaux comme naguère. Nous revoyons les chimpanzés dans les arbres, près du torrent maintenant à sec, et ces grands "hommes velus" au poil roux, nous font peur. Je n'osai pas leur envoyer des chevrotines. Ils nous auraient mis en pièces, L'un d'eux, le long d'un tronc d'arbre, se soutient indolemment par une main aux branches et nous regarde d'un œil méchant.

Nous arrivons à une montagne de pierre et nous nous accrochons à ses flancs presque abrupts, on grimpe, et nous sommes bientôt à la cime.

Mes négrillons poussent un cri d'enthousiasme en voyant se dérouler à leurs pieds l'immense savane barrée là-bas par une ligne plus noire : la forêt vierge. Ils crient leur joie à plein gosier et, troublée dans son repos, une antilope tachetée se lève parmi les herbes sèches, sous nos pieds, et s'enfuit au petit trot.

C'est un tiré superbe. Mais le coup rate, l'animal disparaît.

Les enfants me montrent un sigle qui tournoie presque sur nos têtes. Le petit Théophile achève de refaire des cartouches ; les autres ont été mouillées dans les poches de mon veston tout à l'heure, quand j'ai glissé dans l'eau.

Mais j'ai hâte de vous conter cette aventure qui aurait pu me coûter une jambe.

* * *

Nous achevions, près des cataractes, notre diner — un diner fait d'oiseaux rotis et d'œufs durs — lorsque deux râles d'eau vinrent se poser sur un roc non loin de nous, Je les tire et l'un tombe à l'eau, entraîné par le courant, Sautant de roc en roc, les enfants s'élancent à sa poursuite.

Soudain je vois les deux plus agiles faire volte-face et battre en retraite en poussant des cris de terreur. Kouassi surtout m'épouvante par ses hurlements :

“ — *Eto ! Eto !* C'est le caïman ! ”

Je crois qu'il est à leurs trousses et m'élance vers eux, fusil en mains. Le caïman devant lequel ils s'étaient trouvés face à face, n'avait pas bougé de dessus sa pierre. Et il était là, énorme, la queue repliée, ouvrant sa gueule formidable. Vingt mètres à peine nous séparaient. Je mis en joue ; tout un paquet de chevrotines lui entra dans la nuque et cela ne lui fit faire qu'une vilaine grimace. Il s'effondra dans les flots.

Quand je revins sur la rive, en voulant sauter d'un roc à l'autre, je glissai, étant en savates, et roulai dans le courant impétueux qui m'emporta comme une plume vers la prochaine cataracte.

Je me sentis perdu, le corps brisé. J'allais devenir la proie des sauriens.

Mais une vague soudain me repoussa sur la rive ; il me plut d'y reconnaître un coup de main de mon ange gardien. Je tendis le canon de mon fusil vers les enfants accourus à mon secours. Ils me hissèrent, j'étais encore une fois sauvé.

* * *

Le
Deva
perdre
au fra
d'une r
m'enth
qui cou
le front
Enco
file dou
exhibe
bien que
balle.
Je ne
redoutab
Nous c
relevons
l'empreint
boire au f

2 heures
cataractes.
meurtries d
Les enfar
rôtir ici mêm
Après avc
vision grand
de nouveau

Le soleil au zénith nous a pourchassés au fond de la grotte. Devant moi, je regarde de tous mes yeux, pour ne rien perdre de l'heure présente, tant c'est beau ! Le bruit, pareil au fracas du tonnerre des eaux qui s'effondrent, et le cadre d'une nature Vierge, inviolée jusqu'alors par les hommes, m'enthousiasment. L'écume bouillonne et une buée blanche, qui court sur l'onde comme une fumée, vient m'humecter le front.

Encore une alerte ! Un crocodile nous passe en revue et file doucement à trente mètres de nous. Sa grosse tête noire exhibe un affreux muffle jaune ; mais je le dédaigne, sachant bien que ce crâne est trop dur pour être entamé par une balle.

Je ne saurais dire combien sont nombreux les animaux redoutables, dans la dépression d'Adjaralla.

Nous organisons une petite chasse sur les rives où nous relevons les traces énormes des hippopotames et même l'empreinte d'une panthère qui est venue pendant la nuit boire au fleuve et guetter l'antilope.

* * *

2 heures. — Nous avons voulu aller jusqu'au milieu des cataractes. C'était splendide ! Mais j'ai les jambes toutes meurtries de mes glissades et de mes chutes sur les rocs.

Les enfants plument une douzaine d'oiseaux pour les faire rôtir ici même. Près de nous, agonisé un aigle pêcheur.

Après avoir rempli mes yeux une dernière fois de cette vision grandiose, je donne le signal du départ, et l'on s'engage de nouveau dans les hautes herbes.

Le soir vint, l'orage monte, la forêt tropicale se recueille. Soudain, un éclair déchire les nues et l'ouragan se déchaîne sur les arbres géants. Les négrillons se serrent contre moi et frissonnent aux coups de tonnerre. Nous continuons de cheminer dans la nuit, buttant à des racines, à des souches, guidés seulement par les éclairs. Au loin, la ronde des sorcières glapit : on les entend hurler comme des louves. C'est lugubre.

Nos voix alors doucement s'élèvent vers le Ciel : " Nous sommes perdus ; bonne Sainte Vierge, venez à notre aide ! "

Et voici qu'un bon nègre se trouve dans le sentier. Il nous accueille dans sa hutte, sa noire figure éclairée d'un sourire. J'ai toujours été surpris du nombre de braves gens qu'il y a sur la Terre !

Intimité. — Mes hôtes sont de bons sauvages ; quelle joie pour eux de me posséder ! Oui ! le prêtre est bien l'ami, le vrai pour tout le monde.

* * *

Le lendemain matin, à six heures, nous repartons. L'hospitalité est gracieuse, pas de note à payer. On s'en va sans crier gare, c'est la mode.

Le jour pointait donc que nous prenions la route de Lallo qui plonge à l'Est. Au bout d'une heure nous sommes dans un gros village, Azové. Ouédjakpo, l'un de mes *boys* veut aller saluer sa grand'mère. Il me présente bientôt la bonne vieille, que je relève de sa prostration, car son premier mouvement a été de se jeter à genoux devant moi, je lui parle tendrement, et elle rit, tout heureuse de revoir son petit-fils qu'elle croyait mort.

Un
nos c
fruits
depuis
faire
C'é
rent,
toujou
d'Athi
ges ! E
ment p
Com
Sacrific
pelle et
tronc d'
Je lui a
se faire,
j'ai célé
à droite
figés sur
mains joi
noirs.
Oh ! la
tends tou
du sang c
peuple qu
les avez vi

* * *

Une des raisons de mon voyage en ces parages, c'est que nos deux *boys*, Ouédjakpo et Kouassi, sont les premiers fruits d'apostolat qu'on a pu recueillir. Ils sont chez nous depuis plus d'une année, et depuis longtemps je songeais à faire en leur compagnie une excursion dans leur pays.

C'était leur procurer un grand plaisir, et aussi à leurs parents, et me mettre à même de connaître le pays que j'ai toujours rêvé d'évangéliser. Quel dommage qu'il soit si loin d'Athiémé (70 kilomètres). Les braves gens que ces sauvages ! Et dire que nous sommes deux missionnaires seulement pour cette immense paroisse !

Comme il n'est pas tard, je me décide à célébrer le saint Sacrifice. Il y a là une case neuve. Je la choisis pour chapelle et y dresse un autel. Quel autel, grand Dieu ! fait d'un tronc d'arbre roulé au fond de la hutte. La foule s'est massée. Je lui adresse quelques mots : " Quelque chose de grand va se faire, le sacrifice à Dieu ! On me promet d'être sage. Et j'ai célébré là, dans la hutte, sur le pauvre autel improvisé à droite et à gauche duquel flambaient deux bouts de cierge figés sur le bois. Mes négrillons m'entourent à genoux, les mains jointes, pieux comme des anges, charmants chérubins noirs.

Oh ! la bonne messe ! je resplendis de joie. Et quand je tends tour à tour vers le ciel la blanche hostie et le calice du sang divin, combien fervente est ma prière pour ce peuple qui m'entoure et regarde sans comprendre ! Vous les avez visités, Seigneur. Que leurs yeux s'ouvrent !

Après la messe, nous plions bagage et acceptons un petit *frustulum* que nous offre le chef du village : quelques *gaous* (pains de maïs) bien pimentés, arrosés d'une bolée de vin de palme.

Je me fais présenter les enfants du village, et leur distribue quelques images. Bien vite, ils deviennent mes amis, et je puis leur adresser quelques paroles. Quelques-uns s'enthardissent à me tendre leur petite main noire ; mais ils la retirent bien vite, comme s'ils avaient touché un fer rouge.

* * *

Quand je remonte en bicyclette, toute une foule s'élançe à ma poursuite ; ils filent comme des chevreuils et je dois faire de la vitesse pendant un kilomètre avant de les laisser en arrière.

Au bout d'une heure de course, je m'arrête en un village pour attendre les enfants. Le soleil est d'ailleurs écrasant. Dans la hutte où l'on me donne l'hospitalité, je m'endors au milieu d'un groupe de guerriers venus pour me voir et m'interroger.

On m'apporte de l'eau dans unealebasse et bientôt les enfants arrivent.

Je repars et le petit Ouédjakpo, qui se retrouve en pays connu, suit ma bicyclette au pas de course pour me guider à travers le labyrinthe des chemins qui s'entrecroisent. Les autres viennent par derrière, dirigés par Kouassi avec les charges sur la tête.

A midi, n'en pouvant plus, je m'étends sous un arbre ; mais Ouédjakpo me dit :

—
Nou
fétiches
" En

Le vi
Des f
Elles en
de nos
l'une d'e
j'arrive p
et, selon
passe, elle
" — G
lui dis-je
Elle se
jakpo ! Ou
Ouédjak
et femmes,
attention à
ramène. On
on le bousc
un banc. Or
scène ! Je m
tion qui n'es
Le pauvre
effusions pas
et gémuflexi
par trois fois

“ — Encore un effort, Père, et nous y sommes ! ”

Nous traversons de petits villages où se voient de curieux fétiches, des dragons, des boas, des démons farouches.

“ Enfin nous y sommes ! ”

* * *

Le village d'Hunzumé est entouré de palissades.

Des femmes, une jarre sur la tête, viennent de la source. Elles entrent dans une grande cour, la cour du chef, le père de nos *boys*. A mon approche, elles s'enfuient. Pourtant l'une d'elles n'a pas été assez rapide, et sur ma bécane j'arrive près d'elle comme un bolide. Elle s'écarte bien vite et, selon la coutume des femmes du pays quand un blanc passe, elle se cache la tête.

“ — *Gnonou, mgbà vou o !* (Femme, n'aie point peur), lui dis-je ; regarde plutôt qui vient là, derrière. ”

Elle se met alors à pousser un cri formidable : “ Ouédjakpo ! Ouédjakpo ! ” L'enfant, en effet, arrive.

Ouédjakpo !... A ce nom tout le village accourt, hommes et femmes, vieux et vieilles, enfants. Plus personne ne fait attention à moi. On se précipite sur le négrillon que je ramène. On lui arrache sa caisse, on l'enserme, on l'embrasse, on le bouscule. Sa mère se jette à ses pieds. On le porte sur un banc. On crie, on chante, on pleure. O l'inénarrable scène ! Je me suis mis à l'écart pour en jouir avec une émotion qui n'essaie même pas de se cacher.

Le pauvre Ouédjakpo ne sait que dire. Les premières effusions passées, on commence à le saluer par les révérences et génuflexions que l'on fait en se tapant dans les mains par trois fois.

Mais lui écarte tout le monde et demande qu'on m'apporte de l'eau fraîche, puis du vin de palme. C'est à mon tour d'être salué. Sans aucune crainte les gens m'abordent. Puisque je leur ramène leur enfant, je dois être bon.

Voici bientôt le reste de mon petit bataillon. De grands gaillards volent à leur rencontre, prennent leurs charges. Le même touchant accueil fait à Ouédjakpo se reproduit pour Kouassi.

Kouassi se met à pleurer et tout le monde pleure.

" *Mgba fanoi o Kouachi !* Ne pleure pas, petit Kouassi. "

Edou, le chef, n'est pas à son palais de paille. Mais on m'y introduit et, installé dans sa propre chambre, je m'endors bientôt sur une natte.

* * *

Une demie heure après, on m'éveille pour le dîner : copieux *caloulou* au poulet, *akoumi* fantastique, fait de manioc pilé.

Ah ! j'y vais de bon cœur, plongeant mes cinq doigts dans la sauce gluante. Depuis longtemps je suis un vrai sauvage parmi les sauvages.

Les cadeaux commencent à affluer. Une douzaine de poulets, les pattes liées, sont jetés à mes pieds et attendent qu'on leur torde le cou. Un vieillard m'apporte une jarre de vin de palme qui pétille. Des petites filles m'offrent des corbeilles d'oranges, de bananes et des goyaves parfumées.

Laisant là toutes ces richesses, je fais, le soir venant, une petite visite aux alentours, pour admirer la forêt où les lianes s'enchevêtrent.

Au
à l'œi
bienve
place F
Je ci
femmes
pas peu
Selon
autour c
avec por
coins.
Je rev
ronde, et
teur. Les
frayeur, e
Je suis
les enfant
de douceu
pour chac
sourire qu
Mais dar
du brasier
nous attenc
Après le
que nous ca
d'âge enviro
nous près d

* * *

Au retour, je trouve le chef dans son gourbi : petit vieux à l'œil finaud et de bouche maligne. Après les souhaits de bienvenue, il m'offre un mouton, et déjà on l'écorche sur place pour le rôtir sur la braise.

Je crois être dans la maison d'un patriarche. Edou a neuf femmes et des enfants autant que de moutons, et ce n'est pas peu dire, car des moutons, il y en a plein sa cour.

Selon la coutume dahoméenne, tout le village s'est groupé autour de la maison du chef et il est entouré d'une enceinte avec porte fermée. La nuit tombe, les feux brillent de tous coins.

Je revêts ma soutane blanche, passe ma croix et fais une ronde, et l'on m'accueille partout comme un ange bienfaiteur. Les enfants viennent me prendre la main. Aucune frayeur, et pourtant je suis le premier blanc qu'ils voient.

Je suis le père de Ouédjakpo et de Kouassi, et pensez si les enfants ont dit du bien de moi. J'ai les poches bourrées de douceurs et d'images aussi, et je passe avec un bon mot pour chacun, et c'est un joli sourire qui m'en remercie, un sourire qui me reluit au fond du cœur.

Mais dans la cour du chef, il y a grande animation autour du brasier où l'on fricote notre souper. Un mouton entier nous attend. Quelle fête !

Après le souper, on fait un cercle autour de nous, pendant que nous causons, le chef et moi. La petite Zénalie — 9 ans d'âge environ — sœur de Kouassi, est venue se mettre à genoux près de moi, elle s'appuie contre moi et me mange des

yeux. Elle veut s'en venir avec nous ; elle n'a plus de mère et Kouassi lui a dit que là-bas, sur les bords de la mer, il y avait des femmes blanches qui étaient bonnes comme le missionnaire ; pour les petites négrillons orphelines.

Et certes je n'oublierai pas de la prendre avant peu pour la conduire chez les Sœurs d'Agoué.

La veillée ne se prolonge pas, car nous sommes bien fatigués.

“ — *Ke ne mia kpe lo !* Que l'on se revoie au jour ! ”

C'est le salut du soir. Nous prenons congé de nos hôtes pour un bon sommeil sous le chaume des huttes.

* * *

5 janvier. — Dès l'aube je suis debout ; mes enfants dorment dans la cour, sur une natte, près des moutons. Je les laisse continuer leurs beaux rêves et m'en vais rôder dans la brousse. Il fait bon sous la feuillée où le soleil levant se mire dans chaque goutte de rosée ; l'air est frais.

Je dis ma prière. Près d'un groupe de fétiches, une femme aussi dit sa prière, sans me voir. Et je m'arrête pour écouter. Devant chacune de ces idoles grossières, elle s'arrête, elle aussi, donne une pâture et offre de l'eau.

“ — *Mi nou chi ! Mi nou chi !* Buvez l'eau ! ” dit-elle, et, à genoux, elle demande la bénédiction du fétiche sur toutes les actions du jour, sur son travail, sur son champ, sur sa maison. Que de chrétiens ne savent pas prier Dieu comme cette pauvre femme prie le diable !

Au retour de ma promenade, je trouve tout le monde éveillé et se débarbouillant. On se met à dresser un autel.

C'est
bonsb
Tot
mence
serven
des ass
chose
C'est p
célèbre
messe, j
de moi.
poser de
ce que
bonne v
De ma
j'improvi
“ — C
ne savons
ta prière.
Et à ces
petits enf
l'oraison su
Père qui é

Après la
panse des p
trois dents
cri.
Là-dessus

C'est bien fait et vite fait, grâce à l'habileté de mes petits bonshommes.

Tout le monde s'est massé pour voir, et la messe commence. Deux anges noirs, en robe rouge et pieds nus, me servent à l'autel et la clochette se met à carillonner. Chacun des assistants comprend que l'heure est grave, que quelque chose de grand, de nouveau, de mystérieux, va s'accomplir. C'est pour le peuple, pour ce peuple qui m'entoure, que je célèbre et combien ardente est ma prière ! Au milieu de la messe, je me retourne pour parler. Tous alors se rapprochent de moi. Vivement intéressés, ils m'interrompent pour me poser des questions sur la religion et, d'après ce que je vois, ce que j'entends, tous sont mûrs pour la moisson, tous ont bonne volonté.

De ma vie je n'oublierai cette messe et le sermon que j'improvisai devant ces pauvres sauvages. Ils me dirent :

“ — C'est vrai, nous n'avons jamais prié Dieu ; mais nous ne savons pas comment il faut le faire. Apprends-nous donc ta prière. ”

Et à ces vieillards qui faisait cercle autour de moi, à ces petits enfants qui ouvraient leurs grands yeux, je redis l'oraison sublime tombée un jour des lèvres de Jésus : “ Notre Père qui êtes aux Cieux. ”

* * *

Après la messe, séance, longue séance de médecine. Je panses des plaies, j'ordonne des traitements, j'arrache même trois dents à une petite “ Amazone ” qui ne pousse pas un cri.

Là-dessus, des chasseurs viennent me prendre, voulant

m'entraîner à la chasse des bêtes sauvages ; mais le soleil est brûlant et la brousse mauvaise. Je cède mon fusil à l'un d'eux et me dirige avec quelques autres vers l'*Ahamé*. L'*Ahamé*, c'est la vigne ; mais c'est aussi la cave. C'est l'endroit où l'on fait le vin de palme. L'*Ahamé*, ici, est dans une sombre palmeraie où il fait frais. Les grands palmiers gisent la " gorge " ouverte, et sous la blessure on a glissé desalebasses pour recueillir la sève qui s'égoutte, fermente et pétille toute blanche d'écume. Les *agbletos* m'en rapportent une jarre pleine.

Ah ! si vous saviez comme on est heureux de trouver une pareille oasis sous les tropiques.

* * *

Le soir, un incident. Un grand serpent s'est enroulé à la cime d'un arbre. Vive fusillade ; le reptile est blessé, mais il ne tombe pas. On coupe l'arbre afin que je puisse voir de près le boa. Celui-là n'était pas fétiche.

Soirée charmante d'intimité chez le bon chef. La petite Zénali pleure quand il faut s'en aller. Comme il ferait bon jeter les fondements d'une mission dans cette sympathique région !

Vous les avez visités, Seigneur ; faites que leurs yeux s'ouvrent ! Il ne sera pas dit que votre divin sang aura coulé en vain sur cette terre idolâtre. Le cœur gonflé d'espoir, je fais monter vers vous ma prière ardente, ô divin Rédempteur, qui vous servez de mes pauvres mains pour briser des chaînes.

Le C

A

Par M. L.

m

IX

Dès les
ém

M. Girard
de Paris le 1

" Un jour
Poutiatine, s
avec sa croix
san qui, entr

(1) Voir le

ASIE

Le Catholicisme au Japon⁽¹⁾

A PROPOS D'UN CINQUANTENAIRE

1865 - 1915

Par M. L. GRACY, des Missions Etrangères de Paris,
missionnaire du diocèse de Nagasaki

(SUITE ET FIN)

IX. — DÉCOUVERTE DES ANCIENS CHRÉTIENS

DÈS leur entrée au Japon, un incident avait vivement ému les missionnaires catholiques.

M. Girard, Supérieur de la Mission, écrivait au Séminaire de Paris le 11 octobre 1859 :

“ Un jour, l'archimandrite chapelain de l'amiral russe Poutiatine, se promenant dans la campagne de Shimoda avec sa croix pectorale en évidence, fut accosté par un paysan qui, entr'ouvrant ses vêtements, lui montra, sur sa poi-

(1) Voir le numéro précédent.

trine, mais cachée sous ses habits, une croix. “ Je suis, lui
“ dit-il, du petit nombre de ceux qui, malgré les persé-
“ tions, ont conservé au Japon les traditions du christia-
“ nisme; nous nous souvenons toujours de Jésus et de
“ Marie, et nous conservons la croix comme le symbole
“ d’une croyance plus précieuse pour nous que la vie. ”

Cette rencontre n’eut pas de suite. Mais, dès lors, M. Gi-
rard n’eut qu’une pensée : retrouver quelque descendant
des anciens chrétiens et par lui se mettre en rapport avec
les autres.

* * *

En 1862, le 8 juin, beau jour de la Pentecôte, l’Eglise du
Japon recevait de nouveaux protecteurs au ciel : Pie IX
place sur les autels les vingt-six martyrs de Nagasaki.

En 1863, le 22 janvier, M. Furet fait son entrée dans cette
ville. Il a le bonheur de célébrer la sainte messe dans cet
flot de Deshima où, pendant deux siècles, les commerçants
hollandais ont renié le signe du chrétien. Le divin Rédemp-
teur daigne ainsi y apporter le pardon en réparant les
outrages prodigués à l’instrument de notre salut.

Le 19 février 1865, M. Girard inaugure solennellement la
nouvelle église dédiée aux Vingt-six Martyrs. Les comman-
dants des navires français, russes, anglais et hollandais,
accompagnés chacun d’un détachement de douze marins
catholiques en armes, assistent à la cérémonie en grande
tenue. Les croix dorées des trois clochers de l’église brillent
en vue de tout Nagasaki et attirent de nombreux visiteurs.

C’est à l’entrée de ce sanctuaire qu’eut lieu, un mois plus
tard l’inoubliable scène tant de fois racontée, et toujours
émouvante, de la découverte des anciens chrétiens.

Le
douze
tenait
allures
Pous
l’un de
était f
s’avanc
Arriv
Notre-S
conjure
gagner
Mais à
que troi
s’agenou
sur la po
les murs
“ — No
que le vôt
“ — Vr
“ — No
ont le mên
Et aussi
“ — San
Sainte Ma
A ce nom
doutes ; il
anciens ch
Dieu pour le
Quelle comp
rile !

Le vendredi 17 mars, vers midi et demi, un groupe de douze à quinze personnes, hommes, femmes et enfants, se tenait à l'entrée de l'église des Vingt-six Martyrs, avec des allures qui dénotaient autre chose que de la pure curiosité.

Poussé sans doute par son ange gardien, M. Petitjean, l'un des missionnaires se rendit auprès d'elles. La porte était fermée; il l'ouvre. Puis, suivi de ces visiteurs, il s'avance vers l'autel.

Arrivé devant le tabernacle, il se met à genoux, adore Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie et le conjure de lui mettre sur les lèvres des paroles propres à lui, gagner des adorateurs parmi ceux qui l'entourent.

Mais à peine le temps de réciter un *Pater* s'est-il écoulé, que trois femmes de cinquante à soixante ans viennent s'agenouiller tout près de lui, et l'une d'elles lui dit, la main sur la poitrine, et à voix basse, comme si elle craignait que les murs entendissent ses paroles :

“ — Notre coeur, à nous tous qui sommes ici, est le même que le vôtre.

“ — Vraiment ! Mais d'où êtes-vous donc ?

“ — Nous sommes d'Urakami. A Urakami, presque tous ont le même coeur que nous. ”

Et aussitôt cette femme lui demande :

“ — *Santa Maria no go zo wa doko?* (Ou est l'image de Sainte Marie?) ”

A ce nom béni de *Santa Maria*, M. Petitjean n'a plus de doutes ; il est sûrement en présence de descendants des anciens chrétiens du Japon. Il ne sait comment remercier Dieu pour le bonheur dont cette révélation inonde son âme. Quelle compensation à ses cinq années d'un ministère stérile !

Entouré de ces inconnus d'hier et pressés par eux comme par des enfants qui ont retrouvé leur père, il les conduit à l'autel de la sainte Vierge. A son exemple, tous s'agenouillent et essayent de prier; mais la joie les emporte :

“ — Oui, c'est bien *Santa Maria!* s'écrient-ils à la vue de la statue de Notre-Dame; voyez sur son bras son auguste fils Jésus. ”

Puis, ils accablent le missionnaire de questions.

La statue de Notre-Dame avec l'Enfant-Jésus leur rappelle la fête de Noël, qu'ils ont célébrée au onzième mois.

“ Nous faisons la fête de Notre-Seigneur, le 25e jour du mois des gelées blanches, lui disent-ils. On nous a enseigné que, ce jour-là, vers minuit, il est né dans une étable, puis qu'il a grandi dans la pauvreté et la souffrance, et qu'à trente trois ans il est mort sur la croix pour le salut de nos âmes. En ce moment nous sommes au temps de la tristesse. Avez-vous aussi ces solennités? ”

“ — Oui, répondit M. Petitjean, nous sommes aujourd'hui au 17 du temps de la tristesse. ”

Il avait compris que ces mots désignaient le Carême.

On se sépare à regret afin de ne pas attirer les soupçons des officiers qui surveillent l'entrée de l'église. Toutefois, en congédiant ceux qu'il appelle déjà les chrétiens d'Urakami, M. Petitjean leur fait promettre de revenir bientôt.

* * *

“ Oh! vous auriez pu rester ici encore dix ans, si vous n'aviez pas bâti une église, nous ne vous aurions jamais connus ! ” diront plus tard les vieillards d'Urakami aux missionnaires.

C'es
tout d
été la
Aus
sionna
sonme
avaient

Dans
Goto, no
teurs, et
de la cr
européen
un temp
les missi
auprès d

Outre l
qu'examin
avant de
Les nota
M. Petitje
“ Votre
Est-ce le g
De mêm
d'un autre

C'est donc la vue de l'église et de la croix qui a attiré tout d'abord les chrétiens. Mais, ici encore, c'est Marie qui a été la voie qui mène à Jésus (*ad Jesum per Mariam*).

Aussi, les premières paroles des pieuses femmes au missionnaire sont pour lui dire : " Notre coeur, à nous tous qui sommes ici, est le même que le vôtre. " Et aussitôt elles avaient demandé à voir l'image de la sainte Vierge.

X. — VIE RELIGIEUSE DES CHRÉTIENS

Dans les premiers jours de mai 1865, un homme des îles Goto, nommé Gaspard Yosaku, entraîné par le flot des visiteurs, entre à l'église. Quelle n'est pas sa surprise à la vue de la croix et de la statue de la sainte Vierge ! Ce temple européen, que tout le monde visite, est, il n'y a pas de doute, un temple des kirishitan (chrétiens). Il verra aussitôt les missionnaires et sera le messenger de la Bonne Nouvelle auprès des chrétiens des Goto.

* * *

Outre le culte de la sainte Vierge il est encore deux points qu'examineront les descendants des anciens chrétiens avant de se livrer entièrement aux missionnaires.

Les notables de Shittsu, entre autres choses, demandent à M. Petitjean :

" Votre royaume et celui de Rome ont-ils le même coeur ? Est-ce le grand chef du royaume de Rome qui vous envoie ? "

De même, Pierre, le baptiseur de Kaminoshima, assisté d'un autre chrétien, interroge les Pères sur le grand chef du

royaume de Rome dont il désire savoir le nom. Lorsqu'ils lui disent que l'auguste vicaire de Jésus-Christ, Sa Sainteté Pie IX, sera heureux d'apprendre les consolantes nouvelles que lui et ses compagnons chrétiens viennent de leur donner. Pierre laisse éclater sa joie.

Néanmoins, avant de quitter les missionnaires, il veut s'assurer encore qu'ils sont bien les successeurs de leurs anciens Pères :

“ — N'avez-vous point d'enfants ? leur demande-t-il d'un air timide.

“ — Vous et tous vos frères chrétiens et païens du Japon, voilà les enfants que le bon Dieu nous a donnés. Pour d'autres enfants, nous ne pouvons pas en avoir. Le prêtre doit, comme vos premiers missionnaires, garder toute sa vie le célibat. ”

A cette réponse, Pierre et son compagnon inclinent leur front jusqu'à terre, en s'écriant :

“ — Ils sont vierges, merci ! merci ! ”

* * *

On voit par là avec quel soin les premiers missionnaires avaient inculqué aux fidèles trois points de l'enseignement catholique directement opposés aux erreurs nouvelles que les Hollandais et les Anglais protestants allaient propager : le culte de la sainte Vierge, la primauté du Siège romain et le célibat ecclésiastique. C'est à ces signes que les chrétiens japonais reconnurent les nouveaux missionnaires pour les vrais successeurs de leurs anciens Pères.

Quelque temps avant que l'église catholique de Nagasaki

eut
dans
somm
tre le
gion
femm
femm
des le
n'étai
et ne r

Les r
ganisat
était id
gardien
étaient
tème, et
chrétiens
chefs pré
ci pouva
montagn
Chacur
à lui succ
car il ne
Cet élève,
avoir étud
et assisté
s'explique

eut été terminée les protestants avaient bâti un petit temple dans la ville. Les chrétiens d'Urakami, voyant une croix au sommet, vinrent le visiter en assez grand nombre. Le ministre leur fit l'accueil le plus empressé, leur parla de la religion de Jésus-Christ et les engagea à revenir avec leurs femmes et leurs enfants. Il ajouta que lui aussi avait sa femme et qu'elle serait enchantée de faire la connaissance des leurs. A ces mots, les chrétiens comprirent que ceux-là n'étaient pas comme leurs anciens apôtres; ils s'en allèrent et ne revinrent plus.

* * *

Les missionnaires purent se rendre compte bientôt de l'organisation religieuse des chrétiens. Presque partout elle était identique. A côté du chef du village (*chokata*), fidèle gardien du calendrier, plusieurs baptiseurs (*miukata*) étaient chargés spécialement de l'administration du baptême, et de nombreux *kikiyaku* faisaient connaître aux chrétiens les fêtes et les obligations de chaque semaine. Ces chefs présidaient les réunions de leur quartier, quand celles-ci pouvaient avoir lieu, dans une maison privée ou dans la montagne, le jour ou la nuit.

Chacun d'eux avait près de lui un élève baptiseur appelé à lui succéder en cas de mort ou quand il prenait sa retraite, car il ne pouvait exercer ses fonctions plus de dix ans. Cet élève, pour devenir lui-même baptiseur en titre, devait avoir étudié régulièrement la formule et le rite du baptême et assisté le baptiseur pendant cinq ans, précautions qui s'expliquent, d'une part, par l'importance capitale qu'ils

attachaient au baptême et, de l'autre par la crainte d'en altérer la formule latine. Les chrétiens possédaient un livre intitulé *Contriçan* (contrition), composé en 1603, un petit abrégé de la doctrine en dix articles, des prières traduites du rituel pour le moment de la mort, des méditations pour les quinze mystères du rosaire, les commandements de Dieu, l'acte de contrition, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, le *Salve Regina* et, enfin le signe de la croix, le tout en japonais. Ils conservaient pieusement les quelques objets religieux transmis par leurs ancêtres, chapelets ou même grains de chapelets, anciennes gravures, médailles, etc.

XI. — NOUVELLES PERSÉCUTIONS

La bonne nouvelle s'est propagée d'île en île, excitant partout une généreuse émulation pour l'instruction religieuse.

Mais au mois de juillet 1865, vive alerte. Les autorités, mises en éveil, défendent aux Japonais de visiter l'église catholique. Par prudence, les missionnaires arrêtent le concours des fidèles; mais, chaque nuit, les principaux chefs de prières ou baptiseurs se réunissent près d'eux et s'en vont à leur tour raffermir la foi de leur frères.

Dès la fin de l'année 1865, la plupart des centres de vieux chrétiens sont reconnus. MM. Petitjean et Laucaigné, débordés par le travail, demandent du renfort.

* * *

élé
Ro
reti
dep
ress
St
de la
Japo
le cie

Le
kami
de vil
Comm
bourre.
Les
d'appel
l'unani
n'osa sé
deux ce
des chré
Tout à
guidés p
emmèner
signal d'
chrétienté
de l'arrêt

Le 9 août 1866, M. Petitjean recevait la nouvelle de son élévation à l'épiscopat. A l'Eglise renaissante du Japon, Rome donnait comme chef celui qui avait eu l'honneur de retrouver les descendants des anciens chrétiens et qui depuis un an, se dépensait avec une prudence consommée à ressusciter dans l'âme des fils la foi des aïeux.

Sacré à Hong-kong, le 25 octobre, en la fête de la Pureté de la très sainte Vierge, Mgr Petitjean se hâta de rentrer au Japon, car des nuages menaçants commençaient à assombrir le ciel de sa chère mission.

* * *

Le 20 novembre, trente des principaux chrétiens d'Urakami sont convoqués par le *shoya* (officier ou maire chef de village) et mis en demeure de renoncer à la religion. Comme pour appuyer l'avertissement, on vit bientôt le bourreau se promener dans le village.

Les premières difficultés avaient été soulevées par le refus d'appeler les bonzes aux funérailles des chrétiens. Devant l'unanimité de la résistance, le gouvernement de Nagasaki n'osa sévir et l'orage parut se calmer. La béatification des deux cents japonais (7 juillet 1867) vint reconforter la foi des chrétiens.

Tout à coup, dans la nuit du 14 au 15 juillet, les satellites, guidés par un Judas, assaillent la chrétienté d'Urakami et emmènent à Nagasaki une soixantaine de fidèles. C'est le signal d'une persécution qui s'étend bientôt à toutes les chrétientés. La Restauration impériale (3 janvier 1868), loin de l'arrêter ne fera que l'accentuer, car elle est le triomphe

de la réaction shintoïste. Or, les chrétiens d'Urakami refusent de contribuer à l'érection du Daijingu, temple dédié à Amaterasu, ancêtre de l'empereur, ils refusent de l'adorer.

Aux réclamations des ministres étrangers, le prince Iwakura répond par une fin de non recevoir :

“ Le gouvernement du Japon est absolu et ne règne que par la religion. D'après la religion Shinto, le Mikado est le descendant direct des dieux ; il gouverne de droit divin. Les chrétiens d'Urakami en refusant de se rendre au temple Daijingu, méprisent le prince et le font mépriser.

L'argument n'a pas changé depuis deux siècles.

En 1588, au témoignage de Solier, un pauvre bûcheron de Yamaguchi, nommé Mathieu, exhortait les chrétiens en ces termes :

“ Vous devez assurer votre Seigneur que, pour être chrétiens, vous ne manquerez à le servir loyalement, recevoir et exécuter promptement ses commandements, en tout ce qui concernera vos biens et vos corps. Car il n'a rien à voir sur vos âmes. C'est à Dieu seul qu'elles doivent honneur. Dites hardiment que vous adorez le Tout-Puissant sans lui donner compagnon, prêts à répandre votre sang plutôt que manquer à la foi que vous lui avez promise. ”

En 1868, un autre pauvre paysan, Dominique Zenyemon, d'Urakami, tiendra tête à ses juges :

“ Dieu, leur dira-t-il, est mon premier Père et mon premier maître. Quant à votre loi, si je l'ai violée, lavez l'offense dans mon sang ; mais je veux sauver mon âme. ”

* * *

L
relig
C
d'Ur
fures
prov.
mort
ancie
tance
L'e
répro
kura,
clama
sonnie
Cett
qui, pc
pièrent
durent
tiens et
échangé
La to
nombre
dans les

Au ler
anciens c
recrutem
la Société
L'entra

Le 22 avril 1868, parut un édit contre “ l'abominable religion ”; mais il devait rester longtemps lettre morte.

Ce n'est qu'à partir du 1er janvier 1870 que les chrétiens d'Urakami, au nombre d'environ trois mille cinq cents, furent déportés en masse et dispersés à travers les diverses provinces de l'empire. Il n'y eut pas de condamnation à mort; mais, au début de la persécution, tout l'appareil des anciens supplices fut mis en oeuvre pour vaincre la constance des fidèles.

L'exil dura jusqu'au 14 mars 1873, jour où, devant la réprobation générale des nations civilisées, le prince Iwakura, chef de l'ambassade japonaise envoyée en Europe, réclama lui-même la mise en liberté de tous les chrétiens prisonniers.

Cette persécution avait fait environ cinq cents apostats qui, pour la plupart, une fois rentrés dans leurs foyers, expièrent leur faute dans les larmes, la prière, le jeûne. Ils durent sans doute cette grâce à la fidélité des autres chrétiens et surtout aux mérites de huit cents confesseurs qui échangèrent les douleurs de l'exil pour les joies du Paradis.

La tolérance religieuse devait donner au catholicisme de nombreuses recrues. Les missionnaires qui avaient semé dans les larmes allaient moissonner dans l'allégresse.

XII. -- CLERGÉ INDIGÈNE

Au lendemain même de la découverte des descendants des anciens chrétiens, MM. Petitjean et Laucaigne songèrent au recrutement du clergé indigène, qui est le but principal de la Société des Missions Etrangères.

L'entreprise n'était pas sans dangers.

“ Oh ! si nous avions des catacombes ! ” disait M. Laucaigne. ”

A défaut de catacombes, les missionnaires aménagèrent sous le comble de leur maison une cachette spacieuse dans laquelle ils se proposaient de réunir quelques enfants ou jeunes gens choisis, afin de leur apprendre plus à fond la doctrine chrétienne et en même temps un peu de latin. M. Laucaigne commença avec trois jeunes gens bien doués et surtout pleins du désir de s'instruire et de se rendre utiles à leurs compatriotes.

La cachette était destinée aussi à servir de retraite non seulement la nuit, mais le jour aux visiteurs qui avaient besoin de passer plus d'une soirée à la mission. Elle fut inaugurée dans l'octave de l'Immaculée-Conception (1865) et reçut le nom de “ salle de l'Immaculée-Conception ”.

La première communion des trois séminaristes eut lieu le 5 février 1866, jour anniversaire du glorieux trépas des vingt-six martyrs, dans la salle de l'Immaculée-Conception, transformée pour la circonstance en chapelle.

Pour la première fois depuis plus de deux siècles, le Dieu de l'Eucharistie trouvait asile dans les âmes japonaises.

“ Il serait difficile, écrivait M. Laucaigne ce jour-là même, d'exprimer toute la joie dont notre âme surabonde. Ces trois jeunes gens que nous avons offerts à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, comme les prémices de notre apostolat, nous font concevoir de belles espérances. Les martyrs dont nous célébrons la fête aujourd'hui, prieront pour eux et leur obtiendront sans doute de répondre avec fidélité aux desseins de Dieu. Ces jeunes gens désirent se consacrer tout entiers à Dieu... Plus que jamais, je com-

pre
pon
E
une
l'ap
maet
prem
rent
ils y
pouva
“ N
ignora
contre
ravant.
“ Ec
“ —
“ le cou
“ —
“ — N
“ — E
“ trembl
Le 16
étaient d
Alors M
au nombr
collège gé
Dans les
Hongkong
Quand l
l'année 187
de l'église t

prends que le saint fondateur des premières chrétientés japonaises ait appelé les Japonais : les “ délices de son âme ”.

En attendant le jour où le Séminaire pourrait recevoir une organisation moins précaire, les trois séminaristes firent l'apprentissage de leur futur apostolat et la salle de l'Immaculée-Conception devint une salle de catéchisme. Aux premières menaces de persécution, les missionnaires songèrent à faire partir les séminaristes pour Shanghai; mais ils y renoncèrent devant les conséquences fâcheuses qui pouvaient en résulter :

“ Nos latinistes, écrivait M. Cousin, sont toujours là, ignorant le très paternel complot que nous avons tramé contre eux. Ils me semblent encore plus aimables qu'auparavant.

“ Ecoutez plutôt notre jeune sacristain :

“ — Hyojiro, lui disais-je, quand est-ce qu'on te coupera le cou ?

“ — Je ne sais pas; peut-être bientôt.

“ — N'auras-tu pas un peu peur ?

“ — Eh! comme ce sera pour la première fois, peut-être tremblerai-je tout de même. ”

Le 16 juillet 1868, cent quatorze chrétiens d'Urakami étaient déportés.

Alors Mgr Petitjean n'hésita plus : il fit partir les élèves, au nombre de dix, sous la conduite de M. Cousin, pour le collège général de la Société à Poulo-Pinang.

Dans les premiers mois de 1870, M. Laucagne dirigea sur Hongkong une seconde escouade de treize séminaristes.

Quand la paix fut rétablie, tous furent rapatriés et, dès l'année 1874, un séminaire s'élevait à Nagasaki, à l'ombre de l'église témoin de la découverte des anciens chrétiens.

* * *

L'expérience a démontré qu'il est extrêmement difficile de conduire jusqu'à la prêtrise des enfants de païens convertis, si bien doués et si fervents soient-ils. Ils portent dans leur sang je ne sais quel ferment qui demande à être épuré. Grâce à la foi que les descendants des anciens confesseurs s'étaient transmise de père en fils durant plus de deux siècles, la formation du clergé indigène put être entreprise avec succès à Nagasaki. Le 31 décembre 1882, Mgr Petitjean eut le bonheur d'élever au sacerdoce trois de ses chers enfants, prémices de l'Eglise ressuscitée du Japon.

Les élèves, admis dès l'âge de douze ans, suivent pendant sept ans les cours de japonais et de latin, pour faire ensuite une année spéciale de sciences, deux années de philosophie et quatre ans de théologie. Avant d'être promus au sous-diaconat, après trois ans de théologie, les séminaristes, sont soumis à une année d'épreuve comme catéchistes auprès d'un prêtre.

Depuis l'origine, le séminaire de Nagasaki a enregistré l'admission de cent quatre-vingt-dix-neuf lévites, dont *cinquante-deux* furent acheminés jusqu'au sacerdoce. Mgr Bonne, mort en 1912, archevêque de Tokio, en a été le supérieur de 1882 à 1911. Pendant plus de trente ans, il fut l'âme de ce cher séminaire qu'il a pétri de son esprit et de son cœur.

Daigne le Divin Jardinier féconder toujours de sa grâce cette pépinière choisie et y faire fleurir les vertus qui font du prêtre un second Christ !

La
tés da
te-dix
sainte
1846
1876
nal et l
1887.
tral et
1891.
Japon s
central
devient
Les de
Mgr Thé
1853), et
s'arrêter
Commodo
séculaire
1857, put
Ou com
Le 17, n
Nagasaki,
tiens du X
de Myriopi
sion du V.
Japon mér.
persécution

XIII. — MERVEILLEUX PROGRÈS

La simple énumération des principaux événements relatés dans les annales ecclésiastiques japonaises depuis soixante-dix ans montre l'essor extraordinaire pris par notre sainte religion dans l'Empire du Soleil levant.

1846. — Erection du Vicariat apostolique du Japon.

1876. — Division en deux vicariats : le Japon septentrional et le Japon méridional.

1887. — Subdivision du Japon méridional en Japon central et Japon méridional.

1891. — Etablissement de la hiérarchie catholique. Le Japon septentrional devient le diocèse de Tokio ; le Japon central devient le diocèse d'Osaka et le Japon méridional devient le diocèse de Nagasaki.

Les deux premiers supérieurs donnés à l'Eglise japonaise, Mgr Théodore-Augustin Forcade, vicaire apostolique (1846-1853), et M. Caron, préfet apostolique (1853-1854), durent s'arrêter aux portes du Japon. En 1854, l'expédition du Commodore Perry tira ce pays d'un isolement deux fois séculaire et M. Girard, préfet apostolique du Japon depuis 1857, put s'y établir en 1859.

On connaît la suite des événements.

Le 17 mars 1865, M. Bernard Petitjean, missionnaire à Nagasaki, y découvrait les descendants des anciens chrétiens du XVIIe siècle. En 1866, il est élu évêque titulaire de Myriophyte et vicaire apostolique du Japon. A la division du Vicariat, en 1876, il prend l'administration du Japon méridional (1876-1884). A la crise des violentes persécutions a succédé un régime de tolérance. Secondé par

Mgr Laucaigne, son auxiliaire (1873-1885), Mgr Petitjean travaille activement à ramener à l'Eglise les descendants des anciens chrétiens situés tous dans le Kiou-Siou.

Au lendemain de la découverte, les fidèles étaient environ 10,000. Après la tourmente (1868-1883), il fallut quelques années pour organiser les chrétientés. On estime aujourd'hui à 70,000 la population catholique de tout le Japon. Dans ce chiffre, les descendants des anciens chrétiens figurent pour plus de la moitié (44,552). Le reste représente le chiffre des païens convertis.

Le Japon comprend aujourd'hui :

Quatre diocèses : Tokio, Nagasaki, Osaka, Hakodaté, confiés à la Société des Missions Etrangères de Paris.

Deux préfectures apostoliques : la préfecture de Shikoku, détachée du diocèse d'Osaka en 1904, et celle de Formose, détachée d'Amoy en 1913, confiées toutes deux aux Dominicains Espagnols.

La préfecture apostolique de Niigata, qui comprend des provinces enlevées aux diocèses de Hakodaté, Tokio et Osaka, et confiée, en 1913, aux missionnaires du Verbe Divin.

Enfin, les Franciscains sont à la veille d'avoir une mission indépendante dans le Hokkaïdo (Yeso).

Dans le champ confié à la Société des Missions Etrangères, de nombreuses Congrégations religieuses se livrent aux oeuvres de charité et d'éducation.

Les Dames de Saint-Maur arrivent dès 1872 et s'établissent tout d'abord à Yokohama, puis à Tokio, enfin à Shizuoka.

Les Religieuses du Saint-Enfant-Jésus de Chauffailles,

ari
sor
ma
I
te,
Yat
L
à Y
sant
aussi
est l
Le
Hako
sur la
de l'a
l'amo
Les
quatre
Nagas
L'éd
à l'acti
mencen
tallées
commu
Enfin
sionnair
" Fra
méthode
sur les c
influen

arrivées à Kobé vers le milieu de 1877, possèdent sept maisons : Kioto, Osaka, Kobé (2), Nagasaki, Urakami et Kumamoto.

Les Religieuses de Saint-Paul de Chartres, arrivées ensuite, ont cinq maisons : Hakodate, Morioka, Sendai, Tokio, Yatsushiro.

Les Marianistes, venus en 1888, ont actuellement à Tokio, à Yokohama, à Osaka et à Nagasaki, quatre collèges florissants avec près de deux mille élèves. Il faut mentionner aussi l'Ecole Apostolique d'Urakami, dont le but principal est le recrutement indigène des Marianistes au Japon.

Les Cisterciens ont fondé, en 1897, une Trappe près de Hakodate. Avec les Trappistines, leurs soeurs, ils prient sur la montagne pour ceux qui luttent dans la plaine aride de l'apostolat, et prêchent aux Japonais, par leur exemple, l'amour et la noblesse du travail manuel.

Les Soeurs Franciscaines de Marie, arrivées en 1898, ont quatre maisons : Kurume, Biwasaki, Hitoyoshi (diocèse de Nagasaki) et Sapporo (Hakodaté).

L'éducation de la femme au Japon offre un vaste champ à l'activité des diverses congrégations religieuses. Au commencement de 1908, les Dames du Sacré Cœur se sont installées à Tokio, apportant leur précieux concours à l'oeuvre commune.

Enfin, les derniers venus sont frères des premiers missionnaires du Japon, les vaillants fils de saint Ignace :

“ François Xavier, dit le Père Brou, préluant à une méthode qui restera celle des Jésuites, au lieu de s'attarder sur les côtes à fonder timidement quelques chrétientés sans influence, ira droit à la résidence du roi, puis aux écoles,

attaquant ainsi l'idolâtrie à la tête, tâchant de gagner avant tout ceux qui ont pour eux l'influence... ”

Fidèles à la voie tracée par leur Père, les RR. PP. Jésuites ont acquis au milieu de Tokio, cette “ reine ” intellectuelle du Japon, un beau domaine où ils sont en train de jeter les fondements de l'Université catholique, la “ Sapiencia ”.

XIV. — L'AVENIR

De quoi demain sera-t-il fait ? Bien téméraire celui qui oserait prophétiser !

Terre essentiellement volcanique, le Japon semble avoir communiqué à ses habitants quelque chose de la fiévreuse activité qui travaille son sous-sol. Dans une entrevue entre ministres japonais et représentants étrangers (19 janvier 1870), Terashima, ministre des affaires étrangères, leur disait : “ Chez vous, le peuple a plus ou moins à s'occuper du gouvernement. Ici, le peuple n'a rien à y voir et, pour maintenir le gouvernement, il est indispensable que le peuple croie à l'origine divine du *mikado*.”

Aujourd'hui la presse proclame partout les droits du peuple et passe très légèrement sur ses devoirs : on ne parle rien moins que du suffrage universel.

Quelle a été l'attitude officielle du gouvernement à l'égard du christianisme ? Liberté en principe, indifférence dans la pratique ; il ne le connaissait pas.

Le baron Kikuchi, ancien ministre de l'instruction publique, rendant compte de ses conférences en Angleterre (1907) :

“ Dans les écoles d'Angleterre, disait-il, j'ai expliqué

con
mai
rial
té e
fore
Le
n'av.
De
doute
blanc
oeuvr
olym
c'est
christi
ler ? H
pas va
gouver
et le be
les au
liberté
avenir

Encore
Le san
chrétiens,
de pèlerin
cèse, et ce

comment, au Japon, la morale ne repose pas sur la religion, mais se nourrit essentiellement de l'esprit du rescrit impérial sur l'éducation et comment l'enseignement de la loyauté envers le souverain et du patriotisme possède la même force de conversion que l'Évangile. ”

Le baron Makino déclarait, de son côté, qu'au Japon, on n'avait que faire de la religion pour l'éducation du peuple.

Depuis, certains craquements se sont produits qui font douter de la solidité de la base. Tout comme les fourmis blanches, les doctrines anarchiques font dans l'ombre leur oeuvre de destruction. Tirés en sursaut de leur assurance olympienne, les hommes d'État ont soudain, changé de ton : c'est un appel pressant au shintoïsme, au bouddhisme, au christianisme. Est-ce de conversion qu'il convient de parler ? Hélas ! la vieille conception des hommes politiques n'a pas varié : la religion n'est toujours qu'un instrument de gouvernement entre les mains de l'État. Le christianisme et le bouddhisme ne figurent ici que pour servir de béquilles au shintoïsme. Ce rôle pourra-t-il se concilier avec la liberté de conscience proclamée par la Constitution ? Un avenir prochain nous le dira sans doute.

XV. — CONCLUSION

Encore un mot... le dernier.

Le sanctuaire de Nagasaki, témoin de la découverte des chrétiens, s'en va sous la dent des fourmis blanches. But de pèlerinage pour tous nos catholiques, cathédrale du diocèse, et centre d'une paroisse chaque jour plus nombreuse,

notre piété voudrait qu'il soit plus à même de répondre à sa vocation.

A l'occasion du cinquantenaire, je viens, au nom de Notre-Dame du Japon, vous tendre la main. J'ose demander au riche un peu de son or, une obole au pauvre, à tous une prière. Or, obole et prières seront versés dans le grand trésor du Ciel " où ni la rouille ni les vers ne détruisent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent ". Qu'on se le dise !

Par l



et allor
Gharda
pas troj
tières qu
rituelles.
Les m
cules fen
presque i
L'une c
De l'in
" — M
Inutile
berbères,

AFRIQUE

CROQUIS SAHARIENS

Par le Rév. Père JOSEPH BRUN, des Pères Blancs

I. — DANS LES RUES DE GHARDAÏA

Enveloppez-vous la tête et le cou d'une cotonnade blanche pour vous mettre à couvert des ardeurs du soleil, et allons faire ensemble un tour dans notre bonne ville de Ghardaïa. Enfilons d'abord cette rue étroite ; mais ne passez pas trop près des murs : vous seriez aspergé par les gouttières qui déversent des terrasses les restes des ablutions rituelles.

Les murs sont à peine percés, dans le haut, par de minuscules fenêtres closes, et, dans le bas, par de grosses portes presque toutes fermées.

L'une d'elles, est entr'ouverte.

De l'intérieur, un salut vient à notre adresse :

“ — *Ma tyé ini sogoma !* ”

Inutile de chercher dans vos connaissances arabes ou berbères, le sens de ces mots.

C'est une vieille négresse qui nous salue en *bambara*, dans cette langue qui se parle sur les bords du Niger et dont nos tirailleurs sénégalais éveillent actuellement les échos des tranchées, sur les bords de la Meuse ou de la Scarpe. Traduisez le salut de la vieille par " Bonjour, Monsieur ! " •

L'histoire de Mbarka — ainsi s'appelle-t-elle — est un des tristes romans de l'esclavage.

Enlevée dans sa jeunesse à Ségou-Sikoro, sur les bords du Niger, au temps des luttes entre Bambaras et Toncouleurs, elle parcourut, d'étape en étape, ou mieux, de marché en marché, le Soudan et le Sahara. Elle vit Djenné, Tombouctou, Araouan, In-Salah, et enfin échoua au Mzab, point *terminus* des Soudanais de toutes races. Ici, en effet, j'ai rencontré des Bambaras, des Mossis, des Nounoumas, des Sorkos, des Songhays et même des Peuls qui n'ont point oublié leurs langues nationales.

Dans le Mzab grave, sérieux, pharisaïque, ces noirs enfants du Soudan ont perdu leur gaité native et ont échangé par la force le culte de leurs fétiches contre la religion du faux prophète de La Mecque. N'en déplaise aux islamisants, ces pauvres gens n'ont rien gagné au change.

* * *

Mais quels sont ces fantômes qui s'avancent silencieux, rasant presque les murs ?

Un grossier voile de laine les enveloppe de la tête aux pieds, ne laissant libre qu'une fente étroite devant l'œil droit.

Ce
le drc
Dej
la tre
demet
an ou
cas qu
reste p
et non
— M
mène t
— P
ou lois
Nous
but de
petite c
habite d

Si les
Nord, be
y retiend
surtout l'
représenta
aussi ; car
tres trafiqu
oasis ; les
d'autant.

Ce sont les dames auxquelles le privilège de l'âge donne le droit de sortir.

Depuis le jour de leur très-précoce mariage jusque vers la trentième année, l'épouse mzabite reste confinée dans la demeure de son seigneur et maître. Si celui-ci s'absente, un an ou deux, pour aller commercer dans le nord de l'Algérie cas qui se présente très fréquemment, sa jeune femme n'en reste pas moins cloîtrée, dans la maison de ses parents alors, et non pas dans la sienne.

— Mais, me direz-vous, pourquoi le commerçant n'emène-t-il pas sa femme avec lui ?

— Parce que c'est expressément défendu par les *kanoun* ou lois du pays.

Nous touchons ici à une de ces institutions qui ont pour but de maintenir les traditions nationales, de confiner la petite communauté hérétique dans l'étroite vallée qu'elle habite depuis sept ou huit siècles.

* * *

Si les maris pouvaient emmener leurs femmes dans le Nord, beaucoup auraient la tentation d'y rester. Tout les y retiendrait d'ailleurs : le commerce, la vie plus facile, et surtout l'émancipation de l'état rigide où les retiennent les représentants du pouvoir religieux. Le pays y perdrait aussi ; car les bénéfices que réalisent ces habiles et opiniâtres trafiquants, ne prendraient plus la direction de leurs oasis ; les revenus des *tolbas* (chefs spirituels) diminueraient d'autant.

Pour obvier à ce danger, on maintient rigoureusement la loi qui oblige les femmes à rester dans le pays, et on interdit aux hommes d'amener ici l'épouse arabe avec laquelle ils ont pu, à l'occasion, convoler en secondes noces dans le Nord.

Voilà pourquoi nos gens sont forcés de revenir de temps à autre au Mzab sous peine d'être déclarés divorcés d'office et d'être frappés d'une sentence d'excommunication qui les sépare radicalement de la communauté. La dispersion de la population est ainsi enrayée ; et, au point de vue financier, l'obligation qui est imposée aux maris — encore sous peine de divorce — d'envoyer régulièrement de l'argent pour l'entretien de leur famille, contribue à donner une certaine aisance dans cet îlot de population, qui, sans cela, risquerait de s'étioler en plein désert.

Au point de vue moral, ces prescriptions sont désastreuses. Les Mzabites affirment avec opiniâtreté que, en leur absence, tout se passe convenablement. Si c'est vrai — ce dont on peut douter — tant mieux ! Mais pourrait-on en dire autant des hommes qui remontent vers le littoral ? Evidemment non.

* * *

De pareilles réglementations ne sont possibles qu'autant que l'élément féminin est maintenu dans un état de sujétion absolue. Ce n'est donc pas demain qu'on verra ces dames organiser des *meetings* à l'instar des suffragettes anglaises.

La législation mzabite descend en de multiples détails

pour e
la pers
"To
convain
sera pu
banni p
Penda
le seul fa
homme, l
et, par co
tant de jo

La plac
c'est le mai
les magasin
Les juifs
depuis l'occ
milieu d'affi
rouge, à leur
que, à leur
à se jeter sur
espèce.

Voyez just
soufflant, dépo
vane de chame

pour confiner le plus possible, dans le domaine de l'incolore la personnalité de cette moitié du genre humain.

“ Tout individu, dit un *kanoun* de Ghardaïa, qui sera convaincu d'avoir adressé dans la rue la parole à une femme sera puni d'une amende de 25 réaux (62 fr. 50), et sera banni pendant deux ans. ”

Pendant le “ ramadan ” — le mois du jeûne musulman — le seul fait pour une femme de s'exposer à être vue par un homme, le visage découvert, équivaut à la rupture du jeûne et, par conséquent, oblige la délinquante à prolonger d'autant de jours perdus, son mois de pénitence.

II. — SUR LE MARCHÉ

La place, ou plutôt la grande cour, où nous débouchons, c'est le marché. Tout autour, en arrière des arcades, sont les magasins, “ les boutiques ”, comme on dit ici.

Les juifs, au nombre de onze à douze cents, se sont fait, depuis l'occupation française, une jolie situation dans ce milieu d'affaires. Vous les reconnaitrez vite à leur *chéchia* rouge, à leur mise négligée, à leur teint pâle de lymphatique, à leur barbe inculte, et surtout à leur empressement à se jeter sur les arrivages importants des denrées de toute espèce.

* * *

Voyez justement ce gros fils d'Israël, qui, suant et soufflant, dépose une bascule près de ces sacs qu'une caravane de chameaux vient à peine de décharger.

Du fond de sa boutique, il a senti le bon blé du Tiaret, et vite, vite, il va tâcher d'en enlever la meilleure part, au plus bas prix possible. Quelques hommes s'agitent autour de lui, plus miséreux d'aspect, mais plus solidement râblés. Sur un signe, ils enlèvent la marchandise achetée et, ployant sous le faix, ils vont, à pas pressés, la verser dans le dépôt du patron, où elle restera jusqu'au jour où une hausse certaine permettra de la revendre à gros bénéfices.

Même scène autour des sacs de charbon de bois, que les nomades apportent des forêts lointaines, et autour des ballots de laine brute, produit de la dernière tonte des moutons.

Dans quelques semaines, un courtier, venu du Nord, débattrà chez notre accapareur le prix de revente. C'est chez lui également que l'indigène sédentaire achètera, au fur et à mesure de ses besoins, la provision de laine que, dans l'intérieur de la maison, les femmes fileront et tisseront en burnous, tapis et chaudes couvertures.

* * *

Il semble impossible de traverser le marché au milieu de la cohue des vendeurs, des acheteurs, des entremetteurs inévitables, des chameaux accroupis ou debout, des moutons qui, d'instinct, se serrent les uns contre les autres et des chèvres qu'un instinct contraire pousse à s'éparpiller de-ci de-là.

Passons néanmoins tranquillement. Bêtes et gens ont l'habitude de vivre ainsi côte à côte sans se nuire. Cepen-

dant,
effare
solitu
pas te
Ce
le silen
Pourta
d'une c
chemer
comme
le ton d

La ma
son petit
autour de
les morce
casseront
faisant ser
sacs de cl
fermés en
leurs petit
rapines ne s
maternelle.
Mais les
car, au Sahe
précieux, m
tuent un exc
comme le rec
nière.

dant, évitez d'approcher trop près de ce chameau à l'air effaré ; c'est sans doute la première fois qu'il a quitté la solitude du désert et, dans sa timidité sauvage, il ne mesure pas toujours la portée de ses coups de pied.

Ce qui frappe dans ce pêle-mêle, c'est qu'il y règne presque le silence : la gravité mzabite triomphe même au marché. Pourtant ces cris que vous entendez là-bas vous font l'effet d'une dispute ; erreur profonde : ce sont des Sahariens fraîchement arrivés de l'intérieur, qui causent tout simplement comme ils ont coutume de causer. Ils n'ont pas encore pris le ton du milieu.

* * *

La marmaille miséreuse et en loques vient aussi chercher son petit bénéfice au marché. Voyez ces deux fillettes autour des charges de bois ; elles ramassent d'un geste rapide les morceaux qui en sont détachés et, sans scrupule, elles casseront au besoin une branchette à leur portée, tout en faisant semblant de jouer. En voici d'autres qui passent aux sacs de charbon de bois : la manipulation de ces sacs mal fermés en laissera bien tomber un ou deux morceaux. Vite leurs petites mains les enlèvent. Evidemment, ces légères rapines ne suffiraient pas à fournir de combustible la cuisine maternelle.

Mais les chameaux sont là pour compléter la provision ; car, au Sahara, rien ne se perd et, du chameau, tout est précieux, même les déjections. Une fois séchées, elles constituent un excellent charbon, donnant un feu doux et lent comme le recommandent les *Manuels de la Parfaite Cuisinière*.

Une pareille cueillette ne se fait pas toujours sans échange de horions et de plaidoiries. Tout comme les diplomates, nos fillettes mettent en avant les grands principes sur le droit premier occupant ou, hélas ! font constater que la force prime le droit. Mais, en général, les chameaux étant nombreux, chacune peut s'en retourner contente avec un couffin bien rempli.

* * *

Il y a marché tous les jours, mais principalement le vendredi.

A l'échange des marchandises s'associe l'échange des nouvelles.

Celles-ci, on les conte tout bas quand elles ont trait à la guerre. Comme les ciseaux de la censure ne travaillent pas sur les conversations, les propos les plus étranges trouvent le plus de crédit. Ainsi, un beau jour, le bruit courut que les " communiqués français, " que nous pouvons lire ici presque aussitôt que le bon peuple de Paris, étaient absolument faux, que toute la France, y compris la capitale, était au pouvoir des Allemands ; on prédisait même qu'il ne nous restait plus que Marseille et quelques petits jardins aux alentours. D'où était sortie pareille rumeur ? Mystère ! L'important était de l'arrêter. Une amende imposée aux plus bavards, pris en flagrant délit, suffit pour rétablir le silence et la conviction que nous étions les plus forts.

Avec les *canards* inévitables, on colporte aussi les vraies nouvelles, et la rapidité de l'information n'est pas une des choses les moins surprenantes au Sahara.

Ava
placer
en cuir
éléganc
indispe
neuses
la ville
Vous
même. V
y en a d
pétrole, c
de servie
d'antique
des hauts
dans leur
dans une
sous l'arca
Le long
très bas, pe
des groupe
corde, des c
— Mais,
me faut !
— Justen
des chaussu

* * *

Avant de continuer votre promenade, achetez, pour remplacer vos souliers trop civilisés, des chaussures indigènes en cuir un peu grossier. Vous ne serez pas chaussé avec une élégance parfaite ; mais, en revanche, vous aurez l'article indispensable pour marcher aisément dans les rues sablonneuses de la ville basse et sur le roc glissant des ruelles de la ville haute.

Vous pourriez vous procurer ces savates sur le marché même. Voyez là-bas, à terre, où, sur un grossier tapis, il y en a des quantités voisinant avec de vieilles lampes à pétrole, de petits godets à acélytène, des couteaux, des ronds de serviette, des régimes de dattes, de minuscules miroirs, d'antiques rasoirs, qui se sont promenés jadis sur le visage des hauts personnages d'Alger ou de Constantine et qui, dans leur âge mûr, râclent les têtes de nos Sahariens. Mais dans une boutique, vous ferez mieux votre choix. Avancez sous l'arcade, entrez dans le premier renforcement venu.

Le long des murs sont empilées les étoffes. Au plafond, très bas, pendent des courroies, des casseroles, des cafetières, des groupes de tasses ficelées par l'anse, des paquets de corde, des chemises de 3 fr. 50 qui flottent au vent.

— Mais, me direz-vous, ce sont des chaussures qu'il me faut !

— Justement ! Puisque ici il y a de tout, il y a aussi des chaussures.

* * *

Admirez ces yeux petits comme des trous de vrille, ce sourire qu'illumine un visage rond, perdu dans un collier de barbe noire : c'est le patron. Il est à votre service. Il a laché deux de ses amis, avec qui, au coin du comptoir, il sirotait une tasse de café. Ne soyez pas trop ahuri en l'entendant vous faire l'article.

“ — Cela, c'est de premier choix ; numéro “ *ouahed* ”, qualité garantie ! ”

A propos de savates, il vous débite un boniment qui pourrait s'appliquer aussi bien à un article d'horlogerie, à un lot de figues sèches ou de draperies. Il vous jure que, pour vous, à cause des “ marabouts ” qui vous accompagnent il va faire un prix de faveur. Baissez d'un tiers ou d'un quart et félicitez-vous de n'avoir pas été trop volé. Puis, avant de mettre dans votre bourse ce qu'il vous rend sur votre billet, examinez bien chaque pièce, car je n'ai jamais vu de pays où circule tant de fausse monnaie.

III. — CHEZ DES AMIS

Voici venir notre ami Ba Hamed.

Dans cette figure avenante de vieillard, rien de l'air sournois qui marque la plupart des physionomies environnantes. Ses habits sont propres, mais sans luxe. La simplicité du costume, même chez les plus riches, est une des plus strictes obligations de la secte musulmane dont font partie les Mzabites ; les rares exceptions sont le fait des gens qui ont vécu dans le *Bled* algérien, et qui essayent tout doucement de briser l'étau où ils sont enserrés.

Ba
dant
Il pro
faste.
possèd
il nous
Il es
crois qu
blent p
demanc
la geur
il sourir
un pécl
de le bo

Avec c
voix, car
C'est
il y a plu
biens. Un
Il n'est
jardins ; n
travailler.
hasard, il a
il ne laisse

Ba Hamed n'est pas de ces révolutionnaires ; il a cependant vécu dans le nord, où il a réalisé une assez jolie fortune. Il profite de ses revenus pour vivre largement, mais sans faste. Son plaisir est d'entretenir un bijou de jardin qu'il possède dans le grand oasis. Il y passe l'été. Plusieurs fois il nous y a reçus à l'ombre des palmiers et des vignes géantes

Il est heureux de la sécurité que la France lui assure. Je crois que les embarras du sultan de Constantinople ne troublent pas son sommeil et je suis sûr qu'il ne s'est jamais demandé s'il devait, oui ou non, obéir à la proclamation de la guerre sainte. Il pratique sa religion avec modération, et il sourirait discrètement si un casuiste lui disait que c'est un péché d'offrir le café à des " marabouts " chrétiens ou de le boire chez eux.

* * *

Avec ce manchot qui vient au devant de nous, élevons la voix, car Yousef est un peu sourd.

C'est un citoyen qui, lors de la révolte de Bou Hamama, il y a plus de trente ans, perdit une grande partie de ses biens. Un accident de chasse lui a coûté un bras.

Il n'est pas tout à fait pauvre, puisqu'il a encore quelques jardins ; mais il n'est pas assez riche pour se dispenser de travailler. Il est content de son sort, néanmoins, et si, par hasard, il aime à rappeler le temps où il avait de la fortune, il ne laisse voir aucune trace de regrets ni d'amertume.

* * *

Si vous aimez les plaisantes histoires, allons nous accouder un instant devant la boutique de Hadj Kab-Kab.

Il est intéressant à entendre quand il raconte son séjour à Taâdmit, pénitencier où sont placés les condamnés aux travaux forcés. Il vous dira sérieusement qu'il n'a jamais su pourquoi il avait été condamné : mais qu'en somme, le temps où il purgea sa peine fut le plus heureux de sa vie ; il y jouissait d'une telle paix, que Dieu le favorisait de songes mystérieux, ce qui ne lui est plus arrivé depuis qu'il est de nouveau mêlé aux affaires de ce monde.

“ — Tu n'as pas souffert de la faim à Taâdmit ? lui demandions-nous un jour.

“ — Un peu, dans les premiers temps, répondit-il ; mais cela ne dura pas. On me donna des oies à garder, Allah soit béni ! Je les habituai à aller pondre dans un ravin où je pouvais “chiper” les œufs sans être vu ! Louange à Dieu ! ”

Ce trait est bien conforme à la mentalité musulmane : remercier Dieu d'avoir donné l'occasion de voler !

IV. — UN INTÉRIEUR MSABITE

Nous rencontrons El Hadj Yahia. Quelle bonne fortune ? J'ai rarement vu un vieillard à figure plus calme, plus souriante.

En nous saluant, il nous prend les mains, et ses premiers mots sont pour nous demander si nous ne voudrions pas l'honorer d'une visite. Acceptons ; cela nous donnera l'occasion très rare de voir un intérieur indigène.

Yahia demeure dans le voisinage de la mosquée, presque au sommet de la ville haute.

Pe
tueu
ami n
tout
croise
Att
rendu
Dan
cloître
La m
monum
pareille
maisons.
ou la m
avenue ci
Pas de v
dans cet e
ration qui

Les doct
ixe siècles
Nord, et do
gnent que l'
successifs : 1
40 de secret.

* * *

Pendant que nous grimpons lentement la venelle tortueuse, voûtée par endroits, qui conduit à l'acropole, notre ami nous débite une longue litanie de formules de bienvenue, tout en répondant aux salutations des gens qui nous croisent.

Attention ! car nous marchons sur le roc nu, inégal, rendu luisant et glissant par les pas de vingt générations.

Dans ce quartier, les rues sont silencieuses comme des cloîtres de monastère. Là s'est réfugiée la vraie vie mzabite.

La mosquée, qui ressemble plus à une prison qu'à un monument religieux, en occupe le centre. Une voie circulaire pareille à un chemin de ronde, entoure le premier groupe de maisons. Des couloirs escarpés, voûtés et taillés dans le roc ou la maçonnerie, la font communiquer avec une autre avenue circulaire qui forme comme une seconde enceinte. Pas de vue, pas d'horizon, pas de perspective : comme si, dans cet ensemble, on s'était proposé d'étouffer toute aspiration qui porterait les âmes à sortir de la " voie du secret ".

* * *

Les docteurs de la secte ibadite qui faillit, aux VIII^e et IX^e siècles de notre ère, prédominer dans l'Afrique du Nord, et dont nos Mzabites sont les derniers débris, enseignent que l'Islam a traversé historiquement quatre états successifs : 1^o de gloire, 2^o de dévouement, 3^o de défense, 4^o de secret. A leurs yeux " l'état de gloire " ne dura que

sous les quatre premiers califes successeurs de Mahomet ; encore faut-il ajouter que, pour eux, Ali, le quatrième calife, est un maudit. Vint ensuite " l'état de dévouement ", qui fut en réalité l'époque de révolte ouverte, sanglante, fanatique, des sectaires ennemis d'Ali et des califes Ommiades de Damas. " L'état de défense " fut réalisé de 780 à 909 par les *imans* de Tiaret. Enfin " l'état de secret ", c'est celui où ils vivent depuis la chute de Tiaret. N'ayant plus l'espoir de faire prédominer leurs doctrines sur le reste du monde islamique, ils se consolent en se regardant comme les seuls vrais musulmans.

Séparés, vrais " pharisiens ", au sens étymologique de ce mot, les Mzabites ne subissent qu'avec peine les influences du dehors et en préservent jalousement leur organisation intime. Leur unique code religieux, civil, criminel et militaire est le Coran ; mais le Coran interprété par les docteurs de leur secte, docteurs qui s'échelonnent de siècle en siècle et dont le dernier est mort le 19 mars 1914.

* * *

Celui-ci, Si Tefeièch, s'intitulait modestement la " lumière de son siècle ". Au dire de plusieurs, il avait projeté de reconstituer, à son profit, une série d'imans dont il aurait été le premier, et de gouverner son peuple, tout en tenant compte de la domination française. S'il n'a pu réaliser son rêve, il a, du moins, joui, de son vivant, des honneurs et de la vénération dont on entoure les grands hommes, et ses écrits volumineux jouissent d'un certain crédit. On lui

attri
rappo
de th
A e
ses de
quée, c
nation
Un ma
une fill
en la m
saint-là
sur ce c
sonnage
daïa en
Chose
déclarati
nous avo
avait vu
personnag

Dans ces
sombres, à
doigt la rig
Là, à que
dix minutes
les automobi
une gloire de
infidèles que

attribue de nombreux miracles dont la bizarrerie est en rapport avec la mentalité de ses coreligionnaires ; son titre de thaumaturge lui attirait de nombreuses offrandes.

A en croire certaines rumeurs, il était devenu gâteux dans ses dernières années. On avait même dû l'écartier de la mosquée, car plusieurs fois, dans l'accomplissement des prosternations rituelles, il lui était arrivé de manquer de tenue. Un mariage qu'il contracta, dans son extrême vieillesse, avec une fillette de douze ans, sans trop choquer les idées reçues en la matière, fit aussi quelque peu jaser. Evidemment ce saint-là n'était pas d'une austérité rigide ; mais, dans l'Islam, sur ce chapitre, on est peu exigeant. Et parce que ce personnage vécut et mourut à Beni-Isguen, la gloire de Ghar-daïa en est quelque peu voilée.

Chose curieuse : depuis la mort de Tefeièch, et avant la déclaration de guerre faite par l'Allemagne à la France, nous avons entendu des Mzabites dire que " l'année qui avait vu mourir Tefeièch verrait mourir aussi nombre de personnages illustres ".

* * *

Dans ces vieilles rues étroites, bordées de murs hauts et sombres, à travers ces demeures silencieuses, on touche du doigt la rigueur de " l'état de secret ".

Là, à quelques centaines de mètres du marché si animé, à dix minutes du quartier européen, où arrivent régulièrement les automobiles et les diligences, vivent des gens qui se font une gloire de n'avoir jamais de leur vie conversé avec les infidèles que nous sommes.

Regardez bien les gens que nous croisons, ils saluent celui qui nous conduit ; mais quel regard sournois ils jettent sur nous et avec quel soin ils rasant le mur pour éviter notre contact !

* * *

Nous voici devant la demeure de Yahia ;

D'un geste, il nous arrête à l'entrée du couloir voûté et incliné, au fond duquel deux portes donnent accès à l'intérieur.

Après avoir introduit dans la serrure la grosse clef qu'il porte à la ceinture, il dit à haute voix :

“ — Laissez le chemin !... Epoussetez le chemin ! ”

C'est aux femmes, confinées à l'intérieur que ce discours s'adresse. Il signifie : “ J'amène du monde, allez vous cacher. ”

Pendant que les grandes personnes se confinent dans leurs appartements, des fillettes sortent, heureuses d'un moment de liberté.

A notre vue, elles ont quelques secondes d'hésitation : mais bientôt l'une chuchote :

“ — Ce sont les *marabouts* de l'oasis ! ”

Elles se rappellent les jours d'été où elles nous ont rencontrés sous les palmiers et les sucreries qui leur furent distribuées.

L'une d'elles s'enhardit :

“ — Marabouts, s'écrie-t-elle, donnez-nous des bonbons ! ”

Ce petit détail vous semble de peu d'importance ; mais, pour nous, il est gros de signification : il indique qu'une des nombreuses barrières qui nous séparent de ce peuple tend à s'abaisser.

Cep
“ —
Et, r
seul en
Est-c
une cou
préfère
l'appré
couverte
ses colon
le lieu de
En reti
dans un c
supérieur
Jetez u
un gros ri
Derrière c
le droit de
vaux press
les dispens

Dans un
dizaine d'an
C'est lui q
Pendant c

* * *

Cependant, notre hôte reparait :

“ — Bienvenue à vous ! ” dit-il.

Et, nous prenant par la main, il nous introduit dans le seul endroit où il peut recevoir les hommes.

Est-ce une pièce ? Est-ce une cour intérieure ? C'est plutôt une cour en partie recouverte par une terrasse ou, si vous préférez, une pièce ajourée par le haut. Tout dépend, pour l'appréciation, de la proportion variable entre la partie recouverte et la partie vide par où tombe la lumière. Avec ses colonnes, ses galeries et sa large ouverture, chez Yahia, le lieu de réception tient plutôt de la cour.

En retrait des galeries, on aperçoit des portes fermées puis, dans un coin, l'escalier conduisant à la terrasse et aux pièces supérieures.

Jetez un coup d'œil discret sur cette ouverture fermée par un gros rideau. Ecoutez !... On dirait qu'on chuchote... Derrière ce rideau se sont réfugiées celles qui ont peut-être le droit de voir, mais non d'être vues. Sans doute, des travaux pressants de cuisine ou de tissage les retiennent là et les dispensent de se cacher à l'étage supérieur.

* * *

Dans un angle, sous la galerie, est couché un enfant d'une dizaine d'années.

C'est lui qui nous vaut l'honneur d'être reçus.

Pendant que le café chauffe, goûtez les dates que vous

offre notre hôte ; pour moi je vais tâter le pouls et prendre la température du petit malade. Son père n'a pas hésité à nous appeler. Il a encore présents à l'esprit et au cœur les soins que nous avons donnés, pendant un mois, à un de ses petits-fils. Le petit-fils a été sauvé ; le fils le sera aussi, s'il plaît à Dieu ! et un pas de plus sera fait dans la pénétration de ce monde si fermé.

* * *

Maintenant, nous acceptons la tasse de café que nous présente Si Yahia, après l'avoir approchée de ses lèvres.

A la remarque que nous ne manquons pas de faire sur le parfum du breuvage, notre hôte, très délicat, vous répondra par une phrase comme celle-ci :

“ — Le café pris chez des amis est toujours bon ! ”

Quand nous sortirons, il aura encore un mot poli pour nous dire combien notre visite l'a honoré.

Les demeures de la haute ville ne sont pas toutes aussi accueillantes que le logis de El Hadj Yahia.

Un jour, nous fûmes appelés dans l'une d'elles pour visiter un étranger, de passage à Ghardaïa, et tombé malade. Son cas étant complexe, nous voulions avoir l'avis de l'excellent docteur B. . . , notre ami.

Nous proposâmes donc de l'amener :

“ — Je veux, bien répondit le malade ; mais je ne suis pas chez moi. Ce soir, je demanderai au maître de la maison s'il y consent.

“ — Entendu ! demain nous viendrons recevoir la réponse. ”

l
d'un
fusi
nou
arat
droi
reus
quar
par t
et l'i

N'a
où no
peut-é
et elle
a pas
n'est p
L'ex
petite
mariag
des fille
Actu
aient at
un épou
un usag
Les tr
ans ont u
garçons'

Hélas ! cette réponse était brutalement négative. Au reçu d'une telle proposition, le maître, non seulement avait refusé, mais il s'était fâché très fort, et, ayant appris qu'on nous avait fait appeler par l'intermédiaire d'une vieille arabe, quelque peu sorcière, nommée Hangara, il était allé droit chez la caïd intenter un procès à cette femme. Heureusement, Hangra, une des plus terribles commères du quartier, était de taille à se défendre. Elle menaçait de crier par toute la ville ce qu'elle savait sur certains personnages, et l'incident fut clos.

* * *

N'ayant rencontré de jeunes filles, ni dans les maisons où nous sommes entrés, ni dans la rue, vous me demanderez peut-être où elles sont, et ce qu'elles font. Elles ne font rien et elles ne sont nulle part... pour la bonne raison, qu'il n'y a pas de jeunes filles au Mzab, ou du moins si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

L'explication de cette anomalie vous sera donnée par une petite brochure, qui n'est autre que le *Traité officiel du mariage chez les Mzabites*. Vous y verrez que le mariage des fillettes est un fait courant.

Actuellement, il y a une tendance à attendre que les filles aient atteint leur quatorzième année avant de leur donner un époux ; mais cette tendance est loin de constituer encore un usage général, et bon nombre sont mariées plus jeunes.

Les très rares jeunes filles qui ne sont pas mariées à seize ans ont une tare personnelle ou familiale. Quand aux "vieux garçons", le type en est complètement inconnu.

La monogamie, antique loi de la race berbère, est, malgré les tolérances en sens contraire de la loi musulmane, un fait à peu près général chez les Mzabites, tout comme chez les Kabyles et les Touareg. D'après le *cadi* de Ghardaïa, les indigènes pourvus de deux épouses sont rares ; ceux qui en possèdent trois forment une infinie exception ; enfin aucun Ghardaïen n'en a quatre.

De ce fait, et de la claustration imposée aux personnes du sexe, quelques écrivains ont conclu que, chez nos gens, la morale est très pure, voire austère. Il faut le reconnaître : extérieurement, tout est d'une correction irréprochable ; mais n'oublions pas que le divorce est assez fréquent et que la cohabitation de négresses, plus ou moins esclaves, est permise par la loi musulmane, avec, pour le maître, tous les droits que lui confère le Coran.

V. — CASUISTIQUE MUSULMANE

Encore quelques pas, et nous voici sur la place minuscule, où l'on vend surtout de grossières poteries, comme en fabriquaient sans doute les potiers d'avant le déluge.

Deux fois, sur cette place, j'ai essayé un refus empreint du plus pur fanatisme.

J'avais acheté quelques-unes de ces poteries, et je demandais à un gamin de les porter chez nous.

“ — Jamais ! ” s'exclama-t-il indigné.

A quoi tient ce fanatisme ? Au voisinage de la mosquée ? Peut-être !

Plus probablement, nos gamins voulaient faire les puritains en présence des vieillards accroupis le long des murs.

C'e
Re
du co
le plu
ché à
teur é
suscit
qu'il r
“ —
spiritu
“ —
de cor
amour
relative
trées de
façon d
jours co
pule de
dire, la

Un de
lieu, vint
ce genre
Son père
On sait
bre de ces
Les do

C'est tout juste si ces momies répondent à notre salut.

Regardez bien ce petit vieux, à l'air surnois, il fait partie du corps des *Aazzaben* ; c'est dire qu'il a atteint le degré le plus élevé de la hiérarchie religieuse. Jadis, il était attaché à la mosquée, en qualité de consultant officiel ou directeur de conscience des dames mzabites. Mais son influence suscita des jalousies, et il fut remplacé dans ces fonctions qu'il ne peut plus maintenant remplir qu'à titre officieux.

“ — Quoi ! me direz-vous ; fait-on aussi de la direction spirituelle dans le monde musulman ?

“ — Mais oui ! Toutefois, cette direction n'a pas pour but de conduire au renoncement, à la mortification, au pur amour de Dieu. Elle se réduit à la casuistique méticuleuse relative aux observations rituelles. De pauvres âmes empêtrées dans l'Islam ont parfois de grandes inquiétudes sur la façon de prier, de pratiquer le jeûne, de se voiler, etc., toujours comme les pharisiens de l'Évangile, et se feraient scrupule de ne pas interroger là-dessus ceux qui ont, pour ainsi dire, la garde des saines traditions.

* * *

Un de nos amis, qui occupe une place élevée dans son milieu, vint un jour consulter mes confrères sur deux cas de ce genre fort étranges, dans sa propre famille.

Son père était hanté par la crainte de la “ souillure légale ”.

On sait que, chez les musulmans, il existe un certain nombre de ces souillures qui rendent invalides les prières rituelles.

Les docteurs ibadites ont imaginé à ce sujet une foule de

cas, sur lesquels ils ont longuement disputé. Un de ces docteurs a, par exemple, soutenu que si, pendant la prière ou a dans son burnous certaines petites bêtes gênantes — des poux, pour les appeler par leur nom — la prière est nulle. Heureusement pour les Sahariens, son opinion n'a pas prévalu.

Or, le père de notre ami en était arrivé à voir en tout et partout des occasions de souillure, si bien qu'il osait à peine sortir de chez lui. Il se confina donc dans sa maison ; mais ses craintes ne firent qu'augmenter, et il en vint jusqu'à ne plus oser dépasser les limites d'une natte, sur laquelle il restait assis des jours entiers.

La petite-fille de ce pauvre scrupuleux est atteinte de la même maladie. Elle se figure qu'elle n'a jamais fait ses prières conformément à la règle et elle les recommence sans cesse. Son mari, bon vivant, s'est fatigué bien vite d'une dévotion si encombrante. Il a renvoyé la pauvrete chez son père, et celui-ci, docte personnage, perd son temps à essayer d'éclairer la piété de sa fille.

Au reste, un des écrivains de la secte ne raconte-t-il pas avec édification que la sœur d'un pieux *iman* entendant, un jour, énoncer une prescription relative à la prière, s'aperçut qu'elle l'avait négligée par inadvertance. Pour s'en punir, elle s'imposa de recommencer toutes les prières de l'année !

La vie enfermée, confinée, surveillée, que mènent les femmes et filles mzabites, l'esprit chicanier et méticuleux des docteurs, l'intervention de quelques vieilles qui remueraient ciel et terre pour faire observer toutes les traditions, en faut-il davantage pour faire éclore des troubles de conscience

da
l'a

et
ché
sig
F
pâle
tal
tiqu
pare
Pl
les a
trop
les r
ne re
cipés
même
Les
bas d'
Les
parais
tion :
à la sy
Allo

dans ces âmes, dont la religion ne fait aucune place à l'amour de Dieu et à la confiance en sa miséricorde ?

VI. — LE GHETTO

Ce couloir voûté, sombre, rapide, ressemble au précédent et débouche dans une rue de la basse ville, en partie accrochée à la ville haute. Avec tous ceux qui l'ont visité, je dois signaler l'odeur nauséabonde qui s'en dégage.

Regardez la marmaille qui grouille dans la rue : figures pâles, avec des yeux verdâtres, assez souvent atteints d'ophtalmies. Tout révèle une race au sang appauvri, lymphatique et scrofuleuse. La misère et les mariages entre proches parents expliquent cet état pathologique.

Plus haut, j'ai dit quelle place les Juifs se font ici dans les affaires ; mais la liberté dont ils jouissent est de date trop récente pour que leurs richesses présentes aient réparé les ruines de plusieurs siècles d'oppression. Ceux de Ghardaïa ne ressemblent guère — je ne dirai pas aux Israélites émancipés des grandes villes européennes ou américaines — mais même aux Israélites citoyens électeurs du nord de l'Algérie.

Les petites juives, vêtues d'une robe flottante, garnie au bas d'un volant de couleur criarde s'étioient au *ghetto*.

Les petits garçons, du moins ceux qui vont en classe, paraissent plus avancés. Ils ont deux écoles à leur disposition : l'une, officielle, où ils apprennent le français ; l'autre, à la synagogue, où ils s'initient à la langue hébraïque.

Allons à cette dernière.

* * *

Nous pouvons entrer. Le bourdonnement confus d'une centaine d'enfants, lisant à haute voix, s'arrête sur un geste du maître, qui a toute la tournure d'un de ces portefaix rencontrés au marché.

A notre vue, les plus grands se lèvent et esquissent un salut militaire : c'est ainsi, d'ailleurs, que nous ont salués les fillettes de la rue. Les autres restent assis à terre, car il n'y a ni tables, ni bancs dans ce local scolaire.

Les écoliers sont groupés en cercle, selon leur degré d'instruction. Les uns épellent de gros caractères hébraïques tracés sur des planchettes ; d'autres s'essaient à les reproduire ; d'autres, plus avancés, lisent le texte sacré dans les volumes à bon marché édités par la Société biblique de Londres.

Pendant, lorsque a lieu l'office du Sabbat à la synagogue, ce n'est pas dans les exemplaires de la Société biblique que le rabbin fait la lecture rituelle, mais dans l'un ou l'autre de ces magnifiques "rouleaux" en parchemin, que le *magister* est fier de vous montrer. Un de ces rouleaux a été écrit à Jérusalem en très beaux caractères : il contient, si je ne me trompe, une partie du *Pentateuque*. Il a, dit-on, coûté 500 francs. Une tache, une déchirure, ne permettrait pas d'utiliser ces rouleaux pour le culte ; aussi préfère-t-on mettre entre les mains sales de la gent écolière, au lieu de "rouleaux" de prix, les volumes de la Société biblique.

De
voir
Je
Ici
cuir j
même
laine
Dis
nière
avec o
Ces
moins
souffle
tent de
La p
regards
les fem
une des
vre les

Passo
portes s
démies,
soins à d
y bénéfici
Théori

VII. — L'INDUSTRIE AU MZAB

Dans les rues qui avoisinent le marché, vous pouvez voir fonctionner les principaux artisans.

Jetez un coup d'œil rapide sur leurs minuscules échoppes.

Ici, on fabrique à la main les savates et les babouches en cuir jaune ou rouge. A côté, l'art est un peu plus élevé ; ces mêmes savates reçoivent un ornement supplémentaire en laine ou en soie.

Disséminés un peu partout, les tailleurs donnent la dernière façon aux burnous, cousent des pantalons ou des robes avec ou sans machines Singer.

Ces forges primitives, tenues par des juifs, ne sont rien moins que des bijouteries. Ciseaux, marteaux, pinces et soufflets sont des plus primitifs ; aussi les produits qui sortent de ces ateliers n'ont rien d'artistique.

La principale industrie, le tissage féminin, échappe à nos regards. C'est au fond de leurs mystérieuses demeures que les femmes façonnent les burnous de laine qui constituent une des richesses du pays. Nous ne pouvons pas voir à l'œuvre les ouvrières mزابites.

* * *

Passons au logis des Arabes sédentaires : là, bien des portes s'ouvriront devant nous. Au cours de quelques épidémies, les missionnaires ayant été appelés à donner leurs soins à de nombreux malades dans ce quartier, nous allons y bénéficier de la confiance acquise.

Théoriquement, à notre entrée, les femmes devraient aller

se cacher. Tout au plus ramèneront-elles leur voile sur leur visage ; souvent, elles ne feront même pas ce geste et continueront tranquillement leur travail.

Dans la maison où vous venez d'entrer, vous ne distinguerez d'abord que l'hôte qui vous introduit.

Attendez que vos yeux, éblouis par la lumière vive de la rue, se soient habitués au pénombre de l'intérieur. Contre le mur, vous apercevrez un réseau de fils de laine qui rejoignent deux poutrelles, l'une posée à terre, l'autre fixée à deux mètres en l'air : c'est le métier à tisser. Dans un instant, à travers les fils, vous apparaîtront deux ouvrières. Pas de navette, pas de barre. Les femmes, de leurs doigts agiles, font passer dans la double rangée de la chaîne le fil de la trame. Quand il est tendu sur toute la largeur, avec un peigne de fer, elles l'aplatissent contre le tissu et, d'un coup de main, font croiser par dessus les fils de la chaîne.

Le travail va lentement ; mais, comme les deux femmes — l'épouse et la sœur du maître de céans — y consacrent tout le temps que leur laisse la préparation de la cuisine et que, d'autre part, les soins de propreté sont réduits au minimum, en quinze jours, le burnous sera achevé.

Suivant la qualité de la laine et le soin du tissage, ce burnous vaudra de 25 à 50 francs. Si l'on tient compte des heures employées pour laver la laine, la peigner, la filer, monter la chaîne et tisser, une bonne ouvrière arrive à peine à gagner quinze sous par jour. C'est peu ! mais le temps n'ayant pas de valeur ici, c'est un gain très apprécié.

A Ghardaïa, on tisse surtout des burnous et des gandouras ; à Beni-Isguen, on fait principalement des tapis, dont quelques-uns ont une réelle valeur artistique.

Je ne
œuvre de
Nous s
trouve ex
pris notre
Pourtai
che, dans
messe Vc
roissiens f
naires et c
profité à t
saluons l'a
nous pour
du Sahara.

IX. — LA MISSION

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui des progrès de notre œuvre de préparation évangélique.

Nous sommes en temps de guerre et notre ministère se trouve extrêmement réduit : quatre de nos confrères, y compris notre préfet apostolique, sont mobilisés.

Pourtant, avant de quitter Ghardaïa, assistez un dimanche, dans notre modeste chapelle, au saint sacrifice de la messe. Vous serez édifié de la tenue et de la piété de nos paroissiens français, officiers, sous-officiers, soldats, fonctionnaires et colons. Les graves leçons de l'heure présente ont profité à tout le monde ; et dans le réveil religieux, nous saluons l'aube de temps nouveaux où, plus que par le passé, nous pourrons travailler à la conversion des indigènes du Sahara.

ASIE

Voyage dans le Haut Godavéry

(INDE CENTRALE)

Par le R. P. VITTOZ,

De la Congrégation de Saint-François de Sales d'Annecy,
missionnaire du diocèse de Vizagapatam

LA fondation de paroisses chrétiennes dans les centres infidèles tient à des raisons multiples. Avec des ressources limitées en hommes et en argent, l'évêque missionnaire devenu le pasteur de plusieurs millions d'âmes, ne peut lancer un grand coup de filet et amener à la foi tous les païens en bloc. Forcément, il doit étudier les situations diverses, se rendre compte du caractère et des inclinations des différents groupes de populations et concentrer ses efforts sur ceux qui lui paraissent offrir le moins de résistance à ses appels et à ses efforts.

C'est ce qui explique un fait curieux, constaté un peu partout : de nombreuses stations chrétiennes couvrent un espace parfois très restreint, tandis que des districts entiers restent presque inoccupés.

Le missionnaire est allé au plus pressé. Il a commencé à

trava
géliqu
occasi
à les

C'es
Vizaga
Dept
concent
et de G
à abord
de ce fa
Le di
dans l'I
parcours
à Nasick
tique de
deux sec
ches, dan
A Raji
deux kilo
un des pl
faits en c
lonnent li
un seul ch
Canton
des fois, e
geuses, rêv

travailler les terrains reconnus plus aptes à la culture évangélique. Il n'oublie point les autres. Il les visite même occasionnellement; mais, occupé ailleurs, il ne peut songer à les défricher actuellement.

* * *

C'est le sort du district du Godavéry, dans le diocèse de Vizagapatam.

Depuis quarante ans, les efforts des missionnaires ont été concentrés plus au nord, dans les districts de Vizagapatam et de Ganjam, comme contenant des populations plus faciles à aborder et à amener au christianisme. Le Godavéry est, de ce fait, resté à peu près inexploré.

Le district du Godavéry tire son nom du fleuve célèbre dans l'Inde par la sainteté de ses eaux, la longueur de son parcours, le volume de son débit. Après avoir pris sa source à Nasick, près de Bombay, il décrit une courbe semi-elliptique de près de 1,500 kilomètres et divise ainsi l'Inde en deux sections. Finalement il se jette, par plusieurs branches, dans la baie du Bengale.

A Rajahmundry, mon poste central, sa largeur est de deux kilomètres et demi et le pont qui relie ses bords est un des plus beaux travaux que les ingénieurs anglais aient faits en ce pays. Au moment des crues, les vapeurs le sillonnent librement en tous sens; mais, à la saison chaude, un seul chenal est praticable dans le cours supérieur.

Cantonné à la naissance de son fertile delta, j'avais bien des fois, en voyant disparaître au loin des barques voyageuses, rêvé de les suivre, m'arrêtant avec elles dans les

criques pour explorer les bords du grand fleuve. Je savais que les limites du diocèse sont à 200 milles plus haut, et qu'à Sironcha vivent les débris d'une communauté chrétienne implantés là par les régiments britanniques au temps de la pacification des indigènes. Qu'étaient devenus ces fidèles ?

* * *

Or, un jour, m'arriva soudain l'ordre de préparer un voyage dans cette région.

Il s'agissait de remonter le fleuve en barque aussi loin que cela était praticable, puis, de là, d'atteindre, en charrette indigène, Sisoncha, situé un peu en deça du confluent du Godavéry et du Pranhita, dans les Provinces centrales. C'étaient deux mois d'excursion en perspective.

On était à la fin d'avril et je ne pouvais être de retour avant le milieu de juin. Il n'y avait donc pas de temps à perdre si je voulais éviter la mousson qui bat son plein, à la fin de juin, dans ces parages.

La première nécessité, c'était l'acquisition des provisions indispensables, les aborigènes du Haut Godavéry ne tenant ni marché, ni boutique. Puis, il fallait arrêter une barque.

Après les retards et les désappointements réglementaires, je parvins à fixer le jour du départ.

Bref, le 23 avril, notre frêle embarcation se balançait sur les flots du Godavéry et nous étions en mesure de partir.

I. — A BORD D'UNE BARQUE DU GODAVÉRY.

Par un après-midi d'avril, quand le ciel est d'un bleu impeccable et que, dans la lumière d'or du soleil qui se meurt à l'horizon, les brises du soir commencent à rafraî-

chir l
les de
insecte
Com
large
fendon
coquill
au fon
timent
Nous
sageries
Vene
les hom
Elle r
faite de
l'air, la
chambre
à ma dis
de l'em
cune pla
— C'es
votre cui
— Ma
trois briq
tel confec
— Vou
— Bien
figure et
Il n'a pas
Si, tour à

chir l'atmosphère, c'est une fête pour les yeux et les oreilles de contempler les rives empanachées de verdure où insectes et oiseaux se lancent leurs derniers adieux.

Comme une écharpe bleue et sans plis, le fleuve étend sa large nappe devant nous. Balancés par ses remous, nous fendons lentement ses ondes et, à l'idée que, dans notre coquille de noix d'où le moindre accident nous ferait choir au fond des eaux, nous sommes plus près de Dieu, un sentiment heureux d'abandon nous saisit.

Nous sommes loin d'être à bord d'un paquebot des Messageries Maritimes.

Venez voir ma barque. J'aurai vite fini de vous en faire les honneurs.

Elle mesure 4 pieds de large sur 18 de long. Une toiture, faite de lamelles de bambous et laissant librement passer l'air, la recouvre à l'avant et à l'arrière, formant ainsi deux chambrettes de 10 pieds de long sur 4 de haut. L'une est à ma disposition ; l'autre est laissée à l'équipage. Le centre de l'embarcation est réservé aux bagages, de sorte qu'aucune place ne reste inutilisée.

— C'est bien ! me direz-vous. Montrez-nous maintenant votre cuisine...

— Ma cuisine ? Mais elle est là, au pied du mât, entre ces trois briques durcies au feu. C'est là que mon maître d'hôtel confectionne ses sauces...

— Vous avez donc un maître d'hôtel ?

— Bien sûr ! Voyez plutôt : il est en train d'opérer. Sa figure et ses charbons semblent sortir de la même forge. Il n'a pas bon teint, mais quelle admirable bonne volonté ! Si, tour à tour, il m'enfume, me grille et m'étouffe, c'est

qu'il ne peut faire autrement. Pour tout ustensile de cuisine, il n'a qu'un pot de terre, dont son habileté tire des merveilles culinaires que l'estomac le plus rebelle est heureux de s'assimiler.

— Et votre dortoir?... votre réfectoire?... votre oratoire?... où sont-ils ?

— Dans le même endroit, sous la toiture en bambou, à l'arrière... Ah! ces toitures en bambou! elles sont inappréciables. Quand il pleut, elles laissent passer l'eau, il est vrai; mais, par contre, quand il fait chaud, elles laissent passer l'air. De plus elles vous permettent toutes les positions, excepté la verticale, de sorte que l'*os sublime*, dont parle Ovide, ne peut guère se dresser vers le ciel. Mais, après tout, quel mal y a-t-il à cela? un autre auteur n'a-t-il pas dit que l'homme n'est grand qu'à genoux ?

Voulez-vous maintenant que je vous présente mon équipage ?

Je vous préviens qu'il ne sort ni de Polytechnique, ni même de n'importe quelle école. Toute sa science nautique consiste à se tenir loin des rives pour éviter les bas-fonds et les bancs de sable. Encore cette science n'est-elle pas infaillible, à en juger par les ensablements passablement fréquents qui nous arrivèrent.

Voici d'abord le " capitaine " Ramaswami. Capitaine, donnons-lui ce titre honorifique qui le flatte infiniment. Ses yeux roux et fondants dénotent un consommateur assidu d'opium. Quand la dose a été trop forte, il tanguait horriblement, il lui arrive même de piquer une tête dans le fleuve, laissant à ses hommes le soin de le sauver des crocodiles.

Ses hommes! Quels sont-ils? Des colies ramassés sur

les pi
comp
pour
gaule
la ba
Ils a
quem
est vi
tume,
d'Ad
La
menée
soupç
de se
capita
rebond
triomp
les écu
scène
travail
connais
qu'app
et les s

En v
piments
nous doi
j'ai, plu

les places de Rajahmundry. Leurs manoeuvres sont très peu compliquées : du matin au soir, quand il n'y a pas de vent pour enfler notre voile, elles consistent à piquer une longue gaule dans la vase du fleuve et, pressant dessus, à pousser la barque en marchant avec elle, mais en sens inverse. Ils accomplissent cette gymnastique machinalement, stoïquement, sans faire attention ni au soleil ni à la pluie. Il est vrai qu'ils n'ont aucun uniforme à protéger. Leur costume, à part une banderolle sommaire, est simplement celui d'Adam.

La question sociale, les revendications ouvrières, les menées syndicalistes sont pour eux lettre morte. Ils ne les soupçonnent même pas. Tout ce qu'ils demandent, c'est de se trouver, le soir, auprès de gamelles bien pleines. Le capitaine plonge alors le bras jusqu'au coude dans le ventre rebondi de la marmite, brasse et démêle la bouillie, puis, triomphalement, en ramène de vigoureuses poignées dont les écuelles s'emplissent. Que de fois j'ai assisté à cette scène primitive, étonné du peu de besoins de ces braves travailleurs et édifié de leur simple contentement ! Ils ne connaissent point, certes, les raffinements du bien-être qu'apporte le progrès ; mais ils ignorent aussi les tyrannies et les souffrances de la civilisation.

* * *

En voyant les bateliers déguster leurs oignons et leurs piments arrosés de " champagne indien ", c'est le nom que nous donnons à l'eau poivrée qui sert à assaisonner le riz — j'ai, plus d'une fois, envié leur table.

C'est que la mienne, pendant tout le cours du voyage, n'a jamais été très fournie. Je tâchais bien de braconner un canard par ci par là ; mais, même sur le Godavéry, les canards se tiennent à des distances respectables des coups de fusil.

Le matin, une tasse de café noir avec deux biscuits ; à midi du riz arrosé de " champagne indien " ; le soir, encore du " champagne " et du riz ; tel fut mon menu pendant deux mois, le tout servi chaud, sur mes genoux ! C'est assez peu réconfortant et affriolant. Heureusement on s'y fait rapidement en pensant que le lendemain et tous les autres jours, ce sera la même chose.

Mais pourquoi s'attarder à des détails si terre à terre quand on a la joie de naviguer sur un grand fleuve dans une atmosphère ensoleillée et qu'au fond, on ne veut qu'une chose, glorifier Dieu ?

II. — DE RAJAHMUNDRY À KONNAVARAM

Donc, le 23 avril, je dis adieu à Rajahmundry, la ville sainte... adieu pour deux mois.

Après avoir passé sous les piles de l'énorme pont du chemin de fer, nous piquons droit vers le nord.

Les rives du Godavéry ne sont pas très poétiques la plupart du temps. Il y a des coins délicieux, des bordures poétiques qui courent en dentelles délicates le long de quelques anses. Mais, en général, pendant la saison chaude, les rives ne sont qu'un double ruban de sable qui se déroule monotone, d'une blancheur grise. A mesure que la saison avance les eaux baissent ; le courant n'occupe plus que le milieu du fleuve et la navigation devient difficile.

Mais,
blie dans
bords ses
des troncs
gions riv
Tel n'e
étant ma
l'arrière

Tout à
beaux et
marmite p
Pan ! P
choir dans
" — Exc
sans accroc
nécessaire
un tel sacr
Nous arr
domine un
bâti là une
tence dorée,
" — Offr
let, une pou
vous voulez
fectue heure
frande, le di
Le jour ba

Mais, une fois que la mousson pluvieuse s'est bien établie dans les Provinces Centrales, le fleuve roule à pleins bords ses eaux rouges et tumultueuses, emportant avec elles des troncs d'arbres, crevant les digues et dévastant les régions riveraines.

Tel n'est pas le cas aujourd'hui. Le débit du Godavéry étant maintenant très réduit, le " capitaine ", campé à l'arrière avec sa longue gaule, a l'oeil au guet.

* * *

Tout à coup on me signale un vol de canards. Ils sont beaux et l'équipage qui les voit déjà barbotant dans la marmite pousse des cris de joie.

Pan! Pan! Une demi-douzaine de volatiles se laissent choir dans l'eau, salués par des hurrahs d'allégresse.

" — Excellent augure! crie Ramaswami; nous passerons sans acroc sous les rochers de Polavaram. Il ne sera pas nécessaire de sacrifier une poule au dieu du fleuve, après un tel sacrifice !

Nous arrivions, en effet, à Polavaram. Cette petite ville domine un passage assez difficile. Aussi les brahmes ont bâti là une pagode dont les desservants coulent une existence dorée, grâce à la crédulité des bateliers.

" — Offrez à la divinité de céans, leur disent-ils, un poulet, une poule, une mesure de riz, ou du beurre fondu, si vous voulez que votre navigation à travers les gorges s'effectue heureusement. Si vous passiez outre, sans faire d'offrande, le dieu vous punirait infailliblement.

Le jour baisse.

Le " capitaine " devrait s'approcher de la rive pour payer la taxe et chercher un gîte pour la nuit. Mais le succulent ragoût de canards qu'il a absorbé lui fait oublier les brahmes et leurs poules.

" — La brise est très favorable, dit-il ; ce serait une pitié de n'en pas profiter ! "

L'embarcation glisse donc sans faire halte sous le rocher de la pagode. Les brahmes, voyant que nous ne nous arrêtons point, font des signes de détresse, lancent des malédictions. Mais Ramaswami n'en a cure. Cette scène m'amuse beaucoup.

* * *

La chute du jour amène le moment délicieux appelé dans l'Inde " le crépuscule des vaches " parce que c'est l'heure où les troupeaux rentrent des pâturages. Le ciel, dans ces parages, offre souvent alors des couleurs merveilleuses, du rose, du bleu, du rouge, du vert, le tout fondu, doucement en une teinte indéfinissable. Pour jouir à souhait de cette lumière étrange et de la fraîcheur, je m'isole à l'arrière et j'achève mon bréviaire tout en admirant les splendeurs de l'oeuvre de Dieu. Au milieu de ces harmonies de la nature, la récitation de l'office a une saveur spéciale, et c'est avec une sorte de béatitude que l'âme chante les paroles du prophète : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino ; laudate et superexaltate eum in saecula.*

La nuit est venue... nuit sans lune. Seules, les étoiles luisent dans l'obscurité,

Ainsi que des clous d'or au mur d'airain des nuits.

Il fa
danger,
s'appro

On dé
pour do
ne pas s
pards qu
noeuvre
sur le sa

Mon d
afin de t
du Haut
qu'une p
en être s
chapelle!

Quand
hension d
fleuves de
les uns le
sommeil.

Le " ca
cation " M
" — Vi
emporter!

En guis
sable dont
lampée de
J'étais d

Il faut interrompre la navigation. On ne saurait, sans danger, continuer le voyage au milieu des ténèbres. On s'approche de l'une des rives et l'ancre est jetée.

* * *

On débarque, et, au petit bonheur, on cherche un endroit pour dormir, se tenant aussi près de l'eau que possible pour ne pas s'offrir inutilement en repas aux tigres et aux léopards qui rôdent dans les fourrés. Harassés par la manœuvre et la chaleur du jour, les bateliers se laissent choir sur le sable et s'endorment tout d'un trait.

Mon domestique et moi, nous nous agenouillons d'abord, afin de faire une prière pour la conversion des peuplades du Haut-Godavéry. C'est la première fois, certainement, qu'une prière monte de ce lieu vers le ciel. Puisse l'endroit en être sanctifié et se prêter plus tard à l'érection d'une chapelle!

Quand on a réussi à se débarrasser de l'obsédante appréhension des crocodiles, on dort très bien sur la berge des fleuves de l'Inde. Aussi, les coqs sauvages s'appelaient déjà les uns les autres que nous étions encore plongés dans le sommeil. Enfin, nous nous réveillons.

Le " capitaine " arpente le rivage en grommelant l'invocation " *Narāina!* " pour secouer la torpeur de l'équipage.

" — Vite qu'on rembarque, les amis, ou le diable va nous emporter! " —

En guise de toilette, on se secoue pour se débarrasser du sable dont nos vêtements sont imprégnés, et, après une lampée de café noir, on réintègre l'embarcation.

J'étais depuis quelques minutes accroupi dans mon *gapiou*

lorsque Ramaswami vient à moi mystérieusement. On dirait que sa mine est tout à l'envers.

Je lui en fais l'observation.

“ — C'est que, *swamigarou*, s'écrie-t-il, il va y avoir du nouveau aujourd'hui. C'était le Godavéry jusqu'ici. Plus loin, c'est bien encore lui, mais pourtant ce n'est plus lui. Nous allons nous engager dans ce qu'on appelle “ les Gorges ” ”. Oh ! là, il faut se cramponner ferme. Et, je vous en prie, tenez-vous bien, car, si vous chaviriez, ce n'est pas moi, malgré tout l'amour que je vous porte, qui pourrais vous repêcher. Voyez cette gaule, elle mesure dix pieds de long. Eh bien ! supposez qu'on en attache quatre comme celle-là bout à bout, on n'atteindrait pas encore le fond. Donc, attention ! *Narāina* ! je ne vous dis que cela. ”

En effet, nous entrons bientôt dans un espèce de chenal bordés de montagnes à pic qui s'élèvent à 2,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quand je dis *chenal*, je ne veux point signifier par là un passage creusé de main d'homme. Oh ! non. C'est une coupure naturelle produite par l'érosion. Lentement mais persévéramment, avec la connivence des siècles, le Godavéry s'est lui-même fait un chemin à travers ces colossales hauteurs. Dans ce couloir aux parois formidables, la nappe des eaux fluviales se rétrécit considérablement, resserrée qu'elle est des deux côtés par le rocher à vif. Le fleuve, qui mesure à Rajahmundry près de deux kilomètres de largeur, n'a plus ici que quatre-vingts mètres. Pendant la saison des pluies, la masse de ses eaux s'élève énormément ainsi qu'on peut en juger par les empreintes que creuse le courant au flanc des berges.

Il va s'en dire que l'on échapperait difficilement à la mort

si l'on é
serré du
paille, ou
Une sing
qui s'y fi
férées à
Dieu n
son. Aus
calme.
Le vent
leur lourd
des matele
halte à l'a
Au bou
malgré les
chenal red
La temp
ne devait
Dès la so
augmente
nous nous
la politesse
éclata un fo
cho des mor
centupla tel
d'artillerie l
fois.
Au premie
rie de gronde
pliant. Le v
épaisses de P

si l'on était surpris par une tempête dans cet endroit resserré du fleuve. Emporté par le courant comme un fétu de paille, on se briserait contre les aspérités des bords rocheux. Une singularité de cet endroit, c'est l'extraordinaire écho qui s'y fait entendre et qui répète à l'infini les syllabes préférées à haute voix.

Dieu merci, nous ne sommes pas encore en plein mousson. Aussi, quand nous entrons dans les gorges, l'eau est calme.

Le vent tombe complètement pour faire place à une chaleur lourde. La barque n'avance qu'à peine, malgré l'effort des matelots. Pour leur donner un peu de répit, nous faisons halte à l'abri des arbres qui ombragent ces rives sauvages.

Au bout de quelques minutes, on se remet en route, et, malgré les appréhensions de Ramaswami, la traversée du chenal redoutable s'achève paisiblement.

La tempête à laquelle nous avons échappé dans les gorges ne devait pas tarder à prendre sa revanche.

Dès la sortie des gorges, le vent reprend et insensiblement augmente de force. Il nous pousse à une bonne allure et nous nous félicitons déjà du précieux concours qu'il avait la politesse de nous offrir gracieusement, quand, soudain éclata un formidable coup de tonnerre. Répercuté par l'écho des montagnes, cette détonation unique se décupla, se centupla tellement, qu'on se croyait au centre d'un parc d'artillerie lâchant les bordées de vingt bouches à feu à la fois.

Au premier roulement de la foudre succède toute une série de grondements nouveaux. Les tonnerres vont se multipliant. Le vent redouble de force et soulève des masses épaisses de poussière.

Notre embarcation s'en va à la dérive. Nous ne voyons bientôt plus rien devant nous, tant les nuages sont épais.

Nous amarrer à la rive eût été très dangereux. Des deux côtés les rochers montent des dents aiguës.

“ — *Rama! Rama! Naraina!* gémit le capitaine. Ah! la tempête sera violente. ”

Il se repent maintenant de n'avoir pas sacrifié une poule en passant devant le rocher de Polavaram. Peut-on échapper à la malédiction des brahmes?

A grand'peine, la voile est baissée. Nous sommes ballotés comme en pleine mer. Enfin, nous réussissons à atterrir sur un banc de sable.

* * *

Mais alors, sur nous s'abat une pluie diluvienne. Je tâche de protéger mes bagages et, stoïquement, je m'assieds à côté, en offrant mes épaules aux rudes caresses de l'averse.

A la chaleur étouffante succède un froid qui pénètre jusqu'aux os et fraye presque inmanquablement la route à la fièvre. Conscients du danger, nous prenons les précautions requises pour l'éviter. Précautions assez simples, en somme: durant toute la nuit nous nous astreignons à faire les cent pas sur le sable, afin de nous maintenir le corps en moiteur. Mais vous jugez de la joie que nous eûmes à saluer, avec les oiseaux du rivage, le lendemain matin, le retour du soleil.

Encore tout bouleversé du péril qu'il a couru, notre “ capitaine ” est de plus en plus convaincu que les brahmes sont pour quelque chose dans tout ce tintamarre de tempête. S'il avait payé l'obole traditionnelle, cette mésaventure nous aurait épargnée, ce qui veut dire—car il est malin Ramaswami— ce qui veut dire que si, moi, j'avais payé

à sa plac
pas payé,
Quelle in
échappé l

Avec le
Nous pe
Jeedikupp
même pu
mais nous
Les bate
pousser l'e
ritournelle

Hé

Hé

Oh,

Oh,

Et ainsi
Ces mélo
pour le son
Tard dan

A Konna
reste 200 k
mais, le fleu
à pied et ps

à sa place, nous n'aurions pas essayé de tempête. S'il n'a pas payé, c'était simplement pour m'en laisser l'honneur! Quelle impolitesse de n'avoir pas compris. Et qu'on l'a échappé belle!...

* * *

Avec le jour, reprend la marche en avant.

Nous passons successivement devant Tuméleru, Koydda, Jeedikuppam. Si le vent avait été favorable nous aurions même pu atteindre Konnavaram avant le déclin du soleil; mais nous avons à lutter contre le courant du fleuve.

Les bateliers doivent s'aider de leurs grandes perches pour pousser l'embarcation. Ils s'encouragent en fredonnant des ritournelles:

Hé hi! hé hi! la la! chante le premier choeur.

Hé hi! hé hi! la la! reprend l'autre.

Oh, oh, yémi munchi dora!

Oh, oh, yémi munchi dora!

Et ainsi pendant des heures.

Ces mélopées, loin d'énerver, sont un puissant adjuvant pour le sommeil.

Tard dans la nuit, nous arrivons à Konnavaram.

* * *

A Konnavaram finit la partie *nautique* du voyage. Il me reste 200 kiomètres à franchir pour atteindre Sironcha; mais, le fleuve devenant difficile, il faudra les faire partie à pied et partie en *Kachadala* (charrette du pays).

Je dis donc adieu à mes bateliers. Un présent ajouté au prix convenu leur donne l'impression que je suis le meilleur des hommes. A quoi bon chercher à les tromper? Il n'y a pas de mal à leur laisser cette illusion, n'est-ce pas?

III. — DE KONNAVARAM À BADRACHALLAM.

A Konnavaram, halte de quelques jours.

Là, vit une poignée de catholiques qui sont bien heureux de me recevoir. Il faut avoir habité la brousse pendant des années sans secours religieux, pour apprécier le passage du prêtre. Mon court séjour est une fête pour le petit troupeau.

L'un de ces bons néophytes me dit :

“ — Père, il me semble que nous sommes à Noël!

J'aurais voulu rester plus longtemps avec eux; mais je ne le pouvais. J'avais ordre de voyager le plus vite possible afin d'éviter la saison des pluies toujours dangereuse aux voyageurs.

Il y a une douzaine d'années, un de nos prêtres indigènes, le Père Anthony, en fit la triste expérience. Comme moi, il se proposait d'atteindre Sironcha et le Haut-Godavéry; mais il préféra la route des grandes forêts à celle du fleuve. Surpris par la mousson il fut vite terrassé par les fièvres et mourut en pleine forêt assisté à ses derniers moments par son seul domestique. Il est enterré à Djagadapur, dans le Bastar. Je suis heureux de profiter de cette occasion pour faire hautement l'éloge de ce prêtre hindou dont le zèle, plus qu'ordinaire, faisait espérer beaucoup. — bien de son ministère trop vite arrêté.

* * *

En
longue
à pied
Tira
trop n
la gra
Vou
par un
tales
Tout e
sur les
re aux
des raci
et se co
lent à v
il ne fa
manqua
Tand
Marie L
gue, sen
par un
“ Ou no
Je crois
Heure
dans tou
retrempe
la nuit!
En rou
tants soni

En route donc pour ma seconde étape! Elle sera moins longue que la première, mais plus pénible, car je dois la faire à pied!

Tirant un peu sur la gauche, je m'écarte du fleuve sans trop m'en éloigner cependant. Il est mon point de repère, la grand'route qui ne trompe jamais.

Vous ne soupçonnez guère ce que c'est que de cheminer, par un soleil de 35 degrés, à travers un pays coupé d'obstacles : ruisseaux, buissons, ravins, végétation sauvage. Tout conspire à fatiguer, à couper la marche. Le pied glisse sur les cailloux roulants ou le sable fin, la soutane se déchire aux épines des buissons, les souliers cèdent aux morsures des racines et des pierres anguleuses. Tout le corps est secoué et se couvre d'une sueur si abondante que les habits se colent à votre personne comme des feuilles de papier trempé; il ne faudrait pas s'arrêter alors, car on attraperait inmanquablement une fluxion de poitrine.

Tandis que j'arpente ainsi péniblement le dur sentier, Marie Descombes, me vient à la mémoire. Harassé de fatigue, sentant le sang bouillonner dans son corps surchauffé par un soleil implacable, il ne put s'empêcher de s'écrier: " Ou nous sommes des fous, ou nous sommes des saints ! " Je crois bien qu'il avait un peu raison.

Heureusement le soir amène une bienfaisante détente dans tout l'organisme! Combien l'on remercie Dieu de retremper notre vigueur dans la fraîcheur et le repos de la nuit!

* * *

En route, je traverse de nombreux villages, dont les habitants sont évidemment tous païens. Les signes qu'ils portent

sur eux ou que je surprends sur des pierres et des arbres sacrés le témoignent assez.

Mon passage a le don d'exciter au plus haut point leur curiosité : on dirait que je suis pour eux un animal singulier et dont ils ne peuvent s'expliquer la provenance. Ils vont, viennent, chuchotent. Dès que j'approche, les femmes et les enfants disparaissent prestement pour aller s'accroupir derrière quelque cloison et m'examiner à loisir. A peine ai-je passé qu'ils commencent à sortir pour m'étudier encore. Certes il y a de quoi les intriguer, dans ma personne. C'est très probablement la première fois qu'ils voient un individu de mon espèce. Il est vrai, je suis loin de leur vouloir du mal ; au contraire, combien je voudrais pouvoir m'approcher d'eux et gagner leurs âmes !

* * *

A mesure que j'avance, je constate que beaucoup de villages sont déserts. Les habitants sont partis pour les forêts. La raison en est que l'année a été mauvaise, la pluie a fait défaut, le *chollum* et le *juari* n'ont pas donné. Conséquemment, il a fallu s'enfoncer dans la forêt à la recherche des plantes bulbeuses que la Providence a mises dans les bois comme une réserve pour les jours de famine. Mais, dans la forêt quelle existence leur est faite ! Ils doivent se tenir perpétuellement sur le qui-vive, car les bêtes féroces, les tigres, les ours, fort nombreux par ici, n'entendent pas qu'on viole impunément leur domaine.

Quand enfin, le sous-bois a livré ce qu'il possède de produits alimentaires, les pauvres affamés s'expatrient. Hélas ! c'est pour retrouver ailleurs d'autres souffrances

et d'a
vingt-
soixan
n'est c
Je d
par d'
qu'a s
Toute
mental
gure p
que le
en or o
que le
qu'il ar
En ex
trouve
de Viza
qui han
Les m
relativer
race et c
d'assez
à la boi
Leur :
tre. Indi
cience, ei
De même
qui autre
avait vol
plus guè

et d'autres difficultés. Dans le *taluk* que je traverse, cent vingt-cinq villages sont déserts et, dans le voisin, cent soixante-dix ! Il est vrai que ce qu'on appelle "village" n'est qu'une agglomération de quelques huttes.

Je dois ajouter que certains de ces exodes sont motivés par d'autres causes que la famine et notamment par l'émoi qu'a soulevé le recensement officiel édicté récemment. Toute espèce de bruits ont couru sur cette mesure gouvernementale. Pour quelques-uns, c'était un signe de mauvais augure présageant la mort des enfants. D'autres racontaient que le Gouvernement avait fait construire une grande cuve en or où devaient être jetés tous les garçonnets et fillettes que le recensement ferait connaître. D'autres insinuaient qu'il amènerait un surcroît de taxes et de pauvreté.

En examinant de près nos populations primitives, on leur trouve de nombreuses affinités avec celles du Ganjam et de Vizagapatam, je veux dire avec les peuplades aborigènes qui hantent la partie montagneuse de ces deux districts.

Les mêmes moeurs les caractérisent. Elles sont confiantes, relativement honnêtes, très crédules, affables, fières de leur race et de leurs montagnes. Mais, à ces qualités elles associent d'assez choquants défauts. Elles sont paresseuses, adonnées à la boisson, insouciantes, querelleuses.

Leur renom de franchise est même en train de disparaître. Indignement exploitées par des trafiquants sans conscience, elles ont appris à dissimuler et à dénaturer la vérité. De même que le Khonde jadis incapable de mentir, le Koï qui autrefois avouait franchement qu'il avait volé quand il avait volé et qu'il avait tué quand il avait tué, n'est, hélas ! plus guère qu'une fiction.

Je suis chez les Koïs depuis deux jours et je n'en sortirai pas de si tôt, car ils sont répandus dans tout le haut Godavéry. J'aurai donc l'occasion de faire ample connaissance avec eux.

* * *

Après deux jours de marche très pénible, sous un soleil impitoyable, j'atteins Badrachallam, la plus grande ville de ces parages, la dernière citadelle du brahmanisme sur le fleuve.

Son nom est célèbre. Il n'est pas de pèlerin hindou qui ne le connaisse à cause de la suréminente "sainteté" de sa pagode dédiée à Vishnou. Ce temple est copieusement achalandé par une généreuse clientèle de dévots. Aussi sa colonie de brahmes est-elle nombreuse et bien portante.

(À SUIVRE)